PHILOSOPHES ET PENSEURS

Maurice SOURIAU

Professeur à la Faculté des Lettres de Caen.

Les Idées Morales de Chateaubriand

Quatrième édition

BLOUD & Cie

S. et R. 525

Les Idées morales de Chateaubriand

DU MÊME AUTEUR

CHEZ BLOUD ET Cie.

Les Idées morales de Victor Hugo.

A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

Pascal.
La Préface de Cromwell (couronné par l'Académie française), 5e édition.
Bernardin de Saint-Pierre, *d'après ses manuscrits* (Couronné par l'Académie française).

CHEZ HACHETTE.

De la Convention dans la Tragédie classique et le Drame romantique (épuisé).
La Versification de Molière (épuisé).
L'Evolution du Vers français au XVIIe siècle.

CHEZ VUIBERT ET NONY.

Moralistes et Poètes.
Les Correspondants de Népomucène Lemercier.

CHEZ MAY ET MOTTEROZ.

Louis XVI et la Révolution.

CHEZ JOUAN (à Caen).

Voyage d'Encausse, *faict par MM. Chappelle et Bachaumont.*
Le Mouvement littéraire en Normandie de 1898 à 1902.
Le Texte authentique des Harmonies de la Nature.
B. DE SAINT-PIERRE. — **Empsaël et Zoraïde,** ou **les Blancs esclaves des Noirs à Maroc.**

PHILOSOPHES ET PENSEURS

Les Idées morales

de

Chateaubriand

PAR

Maurice SOURIAU
Professeur à la Faculté des Lettres de Caen.

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1909

AVANT-PROPOS

Ce livre, de dimensions modestes, n'est pas une œuvre d'érudition. J'ai pourtant essayé d'y mettre à profit les résultats les plus certains du travail opéré par la critique sur Chateaubriand dans ces cinq ou six dernières années ; même dans les études de parti pris, qu'elles soient favorables ou hostiles, il y a toujours à glaner des idées justes ou des vérités de fait.

Grâce à tous ces travaux, la figure de Chateaubriand se précise de plus en plus ; elle ressemble du reste de moins en moins au portrait du peintre que nous trouvons dans les Mémoires d'Outre-Tombe ; *il faut utiliser ces Mémoires, mais avec prudence, et ne pas oublier ce que l'auteur disait dès le début : « Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! Je te veux raconter la suite de mon histoire : si je mens, tes flots, mêlés à tous mes jours, m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir. » Oh ! le bon billet qu'a là le lecteur. Dans ces Mémoires, aussi intéressants qu'un roman, Chateaubriand n'a pas toujours dit la vérité, ni toute la vérité. Les critiques sont venus, qui ont rectifié et complété.*

Maintenant il en est de Chateaubriand comme de tous les grands hommes de son siècle : nous connaissons presque trop bien, pour eux et pour lui, le revers de la médaille, ou plutôt l'envers de la tapisserie ; l'endroit, c'est ses œuvres, c'est son autobiographie, c'est le tenor vitæ, *c'est le beau côté par lequel il se voyait, et par lequel il voulait qu'on le vît ; l'envers de la tapisserie est plus confus, moins bien arrangé : on voit les fils s'entrecroiser sans ordre ; les couleurs ne sont plus fondues.*

Il faut savoir regarder même l'envers d'un grand homme, ne fût-ce que pour mieux comprendre les vraies beautés de son œuvre, la vraie grandeur de sa vie. C'est ce que j'ai essayé de faire ici pour l'auteur du Génie du Christianisme.

LES IDÉES MORALES DE CHATEAUBRIAND

PREMIÈRE PARTIE

Les années d'épreuves et de formation morale.

CHAPITRE PREMIER

Que le pessimisme est dans son cœur dès le début.

On ne s'étonne pas de la mélancolie qui se dégage de presque toutes les œuvres de Chateaubriand quand on songe à l'attristante jeunesse qu'il a passée dans le château de son père. Il y a perdu pour toujours la joie de vivre ; la seule chose étonnante, c'est qu'il n'y ait pas perdu la raison.

Rien que la vue de Combourg attriste le voyageur anglais Young qui, le 1er septembre 1788, y passe, et décrit ainsi les alentours du château : pays sauvage, culture aussi primitive que chez les Hurons ; ville « ignoblement sale » ; et pourtant il y a là un château habité, au milieu de ce tas d'ordures : « Quel est donc ce M. de Chateaubriand dont les nerfs s'arrangent d'un

séjour au milieu de tant de misère et de saleté (1) ? » Ce châtelain, nous le connaissons par le célèbre passage que son fils lui a consacré dons les *Mémoires d'Outre-Tombe*, par l'impression de terreur qu'il cause à ses enfants lorsque, le soir, dans l'immense salle à manger éclairée par une seule bougie, il laisse dans un coin Lucile, René, sa femme couchée près du feu sur un sofa, pour se promener de long en large, tout vêtu de blanc, fantôme morose et effrayant : « Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère, et du murmure du vent (2). » Quand le père est enfin monté dans sa chambre, il leur faut, après un moment de joie folle, passer par les longs couloirs, les escaliers retentissants, et c'est à nouveau la terreur qui s'empare de la famille, au moment de se coucher : brave pour trois, René essaye de rassurer sa sœur et sa mère qui meurent de peur : « Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, etc. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient à la mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle : sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir (3). » Et quels coups au cœur doit recevoir l'enfant, quand il monte seul se coucher, au haut de sa tourelle, énervé par les bruits inquiétants de l'immense demeure, par l'écho de ses pas qui lui devient suspect à certains moments. Comme on se le

(1) *Voyages en France*, trad. Lesage, 2e édition, I, p. 150-151.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, I, 134-135.

(3) *Mémoires*, I, 136.

figure, se retournant pour voir s'il n'apercevra pas, montant l'escalier derrière lui, la jambe de bois et le chat noir ! A-t-il forcé la note avec toutes ces histoires de bruits nocturnes, de revenants ? Non, répond un de ceux qui ont visité, au château de Combourg, la chambre de l'enfant sublime ; elle est sombre, sinistre, avec sa vue sur une espèce d'immense forêt triste, d'un côté, de l'autre sur les toits enchevêtrés du château, envahie par les ténèbres comme une tombe (1). C'est là que se forme peu à peu cet étrange génie, mélange d'ombre et de splendeurs. Nul n'a mieux compris l'influence certaine de ce milieu sur l'esprit du jeune homme, qu'Edgar Quinet : on ne connaît guère sa page superbe sur l'enfance de René : « Vous assistez vraiment, en ce moment, dans ce manoir gothique, à une sorte d'incantation de la nature... Elle trace autour de lui un cercle de douleurs impalpables ; elle jette dans son cœur, comme une sorcière dans son brasier, des désespoirs sans cause qu'elle attise jour et nuit, des désirs inconnus, d'invisibles caresses, mille angoisses sans formes, des insomnies, des ténèbres, des luttes, des soupirs et des larmes sans nombre, pour en faire des âmes immortelles. Quand il sortira de ce cercle, s'il n'y succombe pas, il aura reçu le pouvoir de créer d'une parole un palais de diamant où ses songes vivront (2). »

C'est là en effet qu'il ébauche peu à peu la première de ses créations, cette *Sylphide* qu'il complétera toute sa vie au hasard de ses multiples aventures, formant un être idéal à l'aide de toutes les femmes qu'il rencontrera, lui donnant la taille, les cheveux et le sourire d'une étrangère qui l'émeut au château de Combourg, les yeux ou la fraîcheur d'une jeune fille du village, les traits des grandes dames d'autrefois dont il contemple les portraits noircis dans le salon du château, la grâce des madones dont il admire les tableaux suspendus

(1) MAUREL, *Essai sur Chateaubriand*, p. 30-31.
(2) *Revue de Paris*, 1831, IV, 214.

dans les églises. L'enchantement opère surtout en lui lorsque au trouble de sa jeunesse correspond le désordre de la nature : « Les jours d'orage, en été, je montais au haut de la grosse tour de l'ouest. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tours, l'éclair qui sillonnait la nue et marquait d'une flamme électrique les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme : comme Ismen sur les remparts de Jérusalem, j'appelais la foudre, j'espérais qu'elle m'apporterait Armide (1). »

Après ces accès de tension nerveuse, c'est la dépression, le mal de vivre, les longues promenades embrumées par le spleen dans les bois de Combourg ; la forêt achève ce qu'a commencé le manoir. Il s'imprègne, jusqu'au plus profond de l'être, de cette tristesse bretonne qui fera sa misère et sa grandeur, de cet ennui qu'il déclare avoir traîné toute sa vie (2). Ce n'est point par souci de prendre une attitude, une pose devant la postérité, qu'il chantera dans toutes ses œuvres son dégoût de l'existence ; à une de ses plus intimes confidentes, à la marquise Marie, il écrira, le 4 avril 1828 : « Je suis las de la vie. Je l'étais dès ma jeunesse : c'est un travers d'esprit ou de cœur dont je n'ai jamais pu me corriger, ... toujours rongé d'un ennui secret (3). »

On comprendra mieux maintenant ses désirs ou même ses tentatives de suicide, surtout si l'on songe que, de très bonne heure, il avait subi une première crise d'incrédulité. Sans doute, au foyer maternel, son éducation religieuse avait été soigneusement développée ; il a proclamé qu'il avait reçu à Combourg les germes d'une foi qui pouvait s'atténuer ensuite, et même disparaître par instants, mais qui devait renaître toujours grâce aux profondes racines qu'elle avait poussées dans son esprit encore vierge : « C'est de ma mère que je

(1) *Mémoires*, I, 152-153.

(2) *Mémoires*, I, 157.

(3) *Un dernier amour de René* (Perrin, 1903), p. 89.

tiens la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion : je recueillais les vérités chrétiennes qui sortaient de sa bouche, comme Pierre de Langres étudiait la nuit dans une église à la lueur de la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement (1). » Seulement, après avoir reçu l'enseignement de sa mère, il avait subi celui des lectures cachées : la philosophie glaciale du siècle avait pénétré son esprit : « De chrétien zélé que j'avais été, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. Ce changement dans mes opinions religieuses s'était opéré par la lecture des livres philosophiques. Je croyais, de bonne foi, qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté, etc. (2). » Tel était son état d'âme au moment où il allait partir pour l'Amérique.

CHAPITRE II

Le Voyage d'Amérique et la véracité de Chateaubriand.

C'est en 1791 qu'il commence à écrire son *Voyage d'Amérique* : il le corrige pendant sa campagne à l'armée de Condé, tirant de son havresac le manuscrit, et raturant au petit bonheur. A l'étape ou sous la tente, il ne lit pas, mais il conte à ses compagnons ses mirifiques aventures sur les rives du Meschacebé : « Mes camarades me demandaient des histoires de mes voyages ; ils me les payaient en beaux contes ; nous mentions tous comme un caporal au cabaret avec un

(1) *Mémoires*, I, 60.
(2) *Mémoires*, I, 311.

conscrit qui paye l'écot (1). » Ne lui est-il pas resté quelques-uns de ces mensonges au bout de la plume ? Plus tard il avouera à ses amis qu'un écrivain n'est pas toujours un historien, et qu'il a le droit de compléter ses récits pour les mettre au point : près d'Autun, « je me suis trouvé, dit-il, engagé dans les monticules, partie de jour et partie de nuit ; les oiseaux chantaient de tous côtés, et j'ai entendu à la fois les trois passagers du printemps, le coucou, la caille et le rossignol. Un petit bout de croissant de la lune était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher de mentir, car je sens que, si la lune n'avait pas été là réellement, je l'aurais toujours mise dans ma lettre (2). »

Quelle valeur a le récit écrit de ses courses en Amérique ? Quelle confiance pouvons-nous avoir dans l'auteur du *Voyage ?* Sainte-Beuve avait des doutes et supposait que cette narration devait être très « romancée » (3). Depuis, les recherches critiques se sont multipliées. M. Bodier, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France,* a attaqué la bonne foi de Chateaubriand, en 1899 et en 1900. M. l'abbé Bertrin a protesté dans le *Correspondant* du 10 juillet 1900, M. Bédier a répondu dans la *Revue d'histoire littéraire* en 1901, et enfin M. l'abbé Bertrin a répliqué par une brochure : *Un problème d'histoire littéraire.* Dans la *Revue d'histoire littéraire* de 1906, M. Dick, qui ne semble pas porter Chateaubriand dans son cœur, l'accuse de plagiats, de mauvaise foi et d'erreurs (4).

Je n'entrerai pas dans cette partie du débat, qui me paraît un peu livresque. Ni M. Bédier, ni M. Bertrin, ne sont allés en Amérique. Il vaut mieux s'en rapporter aux voyageurs ou aux Américains ; mais ils ne s'accordent guère. Dès 1827, le critique de « *the American Quarterly Review* » se montrait sceptique. On parle

(1) *Mémoires*, II, 60.

(2) RAYNAL, *Les correspondants de Joubert,* p. 182.

(3) *Chateaubriand et son groupe littéraire,* I, 123.

(4) Cf. sa thèse, *Plagiats de Chateaubriand.* Cf. V. GIRAUD, *Revue,* etc., 1908, p. 333.

presque toujours par ouï-dire de cet article capital, qui a ouvert la discussion ; voici la traduction du passage le plus important : « Il n'est pas facile de déterminer quelles parties du pays il a vues, parce que nulle part il ne s'exprime nettement. Il dit qu'il a été à Richmond en Virginie, qu'il a vu Georges Washington à Philadelphie, qu'il a visité le champ de bataille de Lexington, qu'il a été au Niagara et au Canada. Il désire évidemment nous faire croire qu'il a vécu longtemps et beaucoup voyagé dans nos déserts et parmi nos Indiens, et que, en particulier, il est familier avec la Louisiane, le Mississipi et la Floride. Mais cela ne peut être. Ses descriptions de tableaux dans *Atala* et dans les *Natchez* sont entièrement fausses. Quelqu'un qui est capable de peupler les rives du Mississipi de perroquets, de singes et de flamants, ne peut avoir été là... Il n'en a pas, croyons-nous, d'autre idée que celle que l'on puise dans les livres de voyage (1). »

En revanche, dans la *Revue Canadienne* de 1903, M. Edmond J. P. Buron conclut que Chateaubriand en somme a pu parfaitement faire tout le voyage qu'il raconte ; que sa sincérité est entière. Pareillement M. Madison Stathers dans sa thèse sur *Chateaubriand et l'Amérique*, tout en reconnaissant qu'il y a quelques erreurs de détail dans les descriptions, démontre que la couleur locale est d'une admirable fidélité artistique ; le style indien dans Chateaubriand ne se peut comparer qu'à la grande épopée de Longfellow, *Hiawatha ;* les tableaux du Mississipi sont d'une vérité vivante, d'un rendu exquis, d'une précision scientifique.

Qui faut-il croire ? Qui a raison, de la vieille *Quarterly Review* ou de la *Revue Canadienne,* de M. Dick ou de M. Madison Stathers, de M. Bedier ou de M. l'abbé Bertrin ? Je crois qu'un dernier témoin va venir départager les parties en présence, et établir avec précision

(1) Vol. II, septembre-décembre 1827, art. VI, p. 460-461. Le texte m'a été envoyé par M. Bluestone, étudiant de mon collègue Harvard, M. de Sumichrast. Je remercie l'élève et le professeur.

le degré de confiance que nous devons avoir dans la véracité de l'admirable écrivain.

Dans l'introduction du *Voyage* Chateaubriand parle incidemment de ses compagnons de traversée, et en particulier de jeunes séminaristes de Saint-Sulpice que leur supérieur conduisait à Baltimore. M. Victor Giraud a publié dans le *Correspondant* du 10 août 1905 le récit de voyage qu'un de ces jeunes gens, l'abbé de Mondésir, écrivit près de cinquante ans plus tard. Avec cette précision que les vieillards ont dans leurs souvenirs de jeunesse, l'abbé de Mondésir narre en 1842 sa traversée de 1791, les menus épisodes de la vie du bord, les faits et gestes des passagers marquants : le vicomte de Chateaubriand semble avoir fortement agacé les séminaristes et les prêtres qui les accompagnaient. Certes le jeune gentilhomme est éloquent : il plaide à merveille, il prêche même avec enthousiasme : le jour du Vendredi-Saint, un crucifix à la main, il harangue l'équipage avec tant de force et de chaleur, « que, s'il se fût trouvé un Juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer ». Quand il assiste aux lectures pieuses de la petite troupe ecclésiastique, il demande à lire lui-même, et déclame les livres ascétiques sur le ton d'un tragédien, déclarant au supérieur qui proteste contre cette façon de lire, que lui, Chateaubriand, « met de l'âme à tout » ; et en même temps il inquiète la candeur des futurs abbés, se livrant à d'assez mauvaises plaisanteries sur les décisions de Rome à propos des Açores, effrayant ces jeunes gens en leur disant qu'un pape a excommunié ceux qui commettraient quelque erreur géographique à propos de ces îles. On n'est même pas bien sûr que le futur auteur du *Génie* n'ait pas réussi à communiquer son scepticisme à un séminariste, protestant converti, Tulloch, qui ne resta pas à Baltimore et revint en Angleterre. L'abbé de Mondésir devine dans le bouillant chevalier de Malte un « libertin ». Il n'admire qu'à moitié le courage un peu théâtral avec lequel Chateaubriand, pendant un grain, se fait attacher au grand mât et, secoué par le vent, couvert par les vagues, s'écrie : « O tempête, tu

n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! » Enfin l'excellent abbé de Mondésir nous permet de mesurer exactement le degré de confiance que nous devons avoir dans les récits de Chateaubriand : on a lu dans le *Voyage* l'émouvant récit du bain qu'il voulut prendre en pleine mer, piquant une tête du beaupré, imité par d'autres passagers, entraîné par un courant loin du navire tandis que les autres nageurs se cramponnent à une corde lancée du vaisseau ; et la houle d'épuiser ses forces, et les requins d'apparaître ! Enfin, n'en pouvant plus, il réussit à saisir lui aussi le bout du grelin : « mais les compagnons de ma témérité s'étaient accrochés à cette corde, et quand on nous attira au flanc du bâtiment, me trouvant à l'extrémité de la file, ils pesaient sur moi de tout leur poids. On nous repêcha ainsi un à un, ce qui fut long. Les roulis continuaient ; à chacun d'eux nous plongions de dix ou douze pieds dans la vague, ou nous étions suspendus en l'air à un même nombre de pieds, comme des poissons au bout d'une ligne.

« A la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir ; un roulis de plus et c'en était fait. Enfin on me hissa sur le pont à demi mort : si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres (1) ! » Quel art ! Que de détails frappants ! Comme le sourire mélancolique de la fin fait bien... et quelle désillusion quand le véridique abbé raconte à son tour la même scène, telle qu'elle s'est passée : « Le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte, qui aimait à faire des essais souvent téméraires, voulut prendre un bain de mer dans l'Océan même. Les matelots eurent beau lui demander s'il en avait déjà pris, et, sur sa réponse que non, cherchèrent à le détourner d'une fantaisie dangereuse : il fallut lui céder... On lui passa des sangles et des cordages sous les aisselles, et il fut ainsi descendu sur le sol humide. A peine ses pieds y eurent-ils porté que le héros s'évanouit et qu'il fallut se hâter de le hisser à bord, crainte aussi

(1) Œuvres complètes, Didot, 1813, IV, 311. — A moins d'indication contraire, toutes les références sont faites à cette édition.

qu'un requin ne le coupât en deux. Revenu à lui sur le tillac, il se mit à dire : « Eh bien ! je sais maintenant à quoi m'en tenir. » L'abbé de Mondésir ne mâche pas ses mots : Chateaubriand écrit des « menteries incroyables » ; il appartient à cette catégorie de pèlerins qui ne se font « nul scrupule de raconter comme vu de leurs yeux « ce qu'ils n'ont ni vu ni pu voir... Avis donc aux lecteurs « futurs ! »

Si j'ai insisté un peu longtemps sur cet épisode du *Voyage* et sur ces rapprochements entre la fiction et la réalité, c'est qu'il faut établir tout d'abord le degré de confiance que nous pouvons avoir dans le témoignage de Chateaubriand à ses débuts : les idées morales d'un écrivain ne valent en somme que ce que vaut l'homme ; sa moralité personnelle nous renseigne sur la valeur exacte du sermon qu'il nous fait : c'est un mauvais sermonnaire que celui qui ne nous prêche point par l'exemple.

L'auteur du *Voyage* n'est pas encore le puissant moraliste du *Génie*. Que veut-il nous enseigner ? Sous une forme originale et magnifique, que lui révélait la Muse inconnue qu'il était allé chercher si loin (1), Chateaubriand donne des impressions, des sensations absolument neuves, comme la description, heure par heure, de tous les bruits que l'on entend dans la forêt vierge, et même de ses silences. Mais la doctrine contenue dans le *Voyage* n'a rien de bien nouveau ; elle renferme quelques éléments empruntés à Bernardin de Saint-Pierre, à ses théories sur les harmonies de la nature ; c'est le même abus des causes finales.

Par Bernardin Chateaubriand remonte jusqu'à Rousseau dont il est le disciple convaincu. Depuis longtemps on a remarqué que les chimères de Jean-Jacques sur l'innocence, le bonheur de l'état de nature, avaient entraîné notre héros chez les Hurons ; dans la Prairie, il espérait contempler vivantes les théories abstraites du Rêveur solitaire (2). Chateaubriand emporte dans

(1) *Mémoires*, I, 383.
(2) Ch. BENOIT, *Chateaubriand*, p. 31.

sa mémoire trop fidèle les idées préférées, les manies intellectuelles, et jusqu'aux tics de Rousseau : quand il entend crier l'orfraie, le *strix exclamator*, il remarque que « cet oiseau est inquiet comme tous les tyrans ». Jean-Jacques eût approuvé le trait, et plus encore ce développement où l'auteur du *Voyage* éprouve, ou croit éprouver, les impressions de l'homme évadé de la civilisation et rendu à l'état de nature : « Liberté primitive, je te retrouve enfin !... Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphalement sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine ? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois ; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre ; égorgez-vous pour un mot, pour un maître ; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses : moi j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée ; je serai libre comme la nature ; je ne reconnaîtrai de Souverain que celui qui alluma la flamme des soleils (1)... » En note l'auteur demande qu'on lui pardonne ce morceau, ce péché de jeunesse. De quoi demande-t-il pardon ? C'est jeune, c'est fier, et même ce n'est pas trop déclamatoire, parce que l'émotion est sincère. Il en est de ce passage comme de tout le *Voyage d'Amérique*, c'est gauche par instants, mais c'est superbe de vie et de mouvement ; cela diffère d'une œuvre de la maturité, comme la statue *rêvée* en terre glaise de la statue *réalisée* en marbre. On sent que ce débutant sera un jour un artiste de génie.

On sait comment son séjour aux Etats-Unis prit fin,

(1) *Œuvres*, IV, 358.

et que la lecture fortuite d'un journal anglais lui apprit la fuite du roi, l'arrestation de Varennes, les progrès de l'émigration ; le 2 janvier 1792 Chateaubriand débarquait au Havre, ramenant avec lui « non des Esquimaux des régions polaires, mais deux sauvages d'une espèce inconnue, Chactas et Atala (1) ». Il rapportait dans ses bagages le manuscrit des *Natchez* au moins ébauché.

CHAPITRE III

Les Natchez.

Les derniers jours de la traversée avaient été mouvementés ; si nous en croyions le récit qu'il fait de la tempête qui les assaillit entre Guernesey et Aurigny, il était alors bien dégoûté de la vie, à vingt-quatre ans, car, dit-il dans son récit, très postérieur, il est vrai, aux événements, « je n'éprouvai aucun trouble pendant ce demi-naufrage, et ne sentis point de joie d'être sauvé. Mieux vaut déguerpir de la vie quand on est jeune, que d'en être chassé par le temps (2) ». Pourtant l'imminence du danger avait failli amener une crise dans les idées antireligieuses du jeune chevalier ; au péril de la mer des vestiges de foi reparaissent : « Il y avait parmi l'équipage des matelots français ; un d'entre eux, au défaut d'aumônier, entonna ce cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours,* premier enseignement de mon enfance : je le répétai à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère (3). » Mais cette

(1) *Mémoires,* I, 439.
(2) *Mémoires,* I, 439.
(3) *Mémoires,* I, 437.

réapparition de la foi n'est qu'un éclair : Chateaubriand reprend sa vie, troublée par la tourmente révolutionnaire ; par point d'honneur plutôt que par ferveur royaliste, il émigre, avec regret, ayant toujours adoré son pays : « Je suis Français jusque dans la moëlle des os », écrira-t-il plus tard (1). Aussi l'exil lui est-il particulièrement lourd.

Le spleen met un deuil grisâtre sur les œuvres qu'il ébauche en Angleterre : « Je déposais la nuit, dit-il, la moisson de mes rêveries du jour dans les Natchez (2). » N'oublions pas non plus le parti qu'il tire de ses conversations chez la princesse d'Hénin ; il raconte ses voyages, Delille lit ses vers, Malouet parle des colonies où il a passé (3), et lui donne probablement l'idée du sachem centenaire, de ce Chactas qui a vu Louis XIV, en lui contant l'histoire de ce Jacques des Sauts, qui avait été blessé à Malplaquet : âgé de cent dix ans quand Malouet le rencontra, encore vert, ayant gardé toute sa mémoire, il parlait à Malouet de Louis XIV, « un beau et grand prince », de la bonté de Fénelon à la porte duquel il avait monté la garde et qui avait pansé ses blessures (4). Et pareillement Chactas raconte à René qu'il a causé avec Fénelon, que, dans une soirée chez Ninon, il a vu La Fontaine, Racine, Molière, Boileau, et même Voltaire au berceau !

Pour le fond des idées, la philosophie de Rousseau continue à apparaître par instants : « Le frère d'Amélie s'était endormi l'homme de la société, il se réveillait l'homme de la nature. Le ciel était sur sa tête, comme le dais de sa couche, etc. (5). » On remarque dans cet étrange poème une bizarre complexité de croyances et d'opinions ; dans une seule phrase de quatre lignes on trouve la mythologie virgilienne, le dieu de la guerre indien et le diable : « Quatre députés, portant le calu-

(1) *Revue de Paris*, 1831, XXVIII, 172.
(2) *Memoires*, I, 325.
(3) *Mémoires de Malouet*, I, 129.
(4) MALOUET, I, 128-129 ; II, 129, 399-400.
(5) IV, 448.

met de paix, furent envoyés au fort Rosalie. Mais Areskoui, fidèle aux ordres de Satan..., suivait à quelque distance les messagers de paix avec la Trahison, la Peur la Fuite, les Douleurs et la Mort (1). » Le catholicisme apparaît dans les *Natchez ;* n'est-il qu'un décor comme dans la *Henriade ?* Est-ce l'imagination seule de Chateaubriand qui parle, sans l'assentiment de son esprit et de son cœur, lorsqu'il introduit dans ce poème l'Eternel, les Anges, sainte Geneviève ? Non ; le mysticisme breton qui couve toujours sous le scepticisme superficiel du fils du XVIIIe siècle, donne à ce merveilleux un fond de sincérité, et par conséquent de véritable beauté. Ce n'est pas pourtant dans cet emploi littéraire de la religion qu'il faut voir le véritable intérêt du livre : si l'auteur a rêvé d'abord de composer un poème, c'est surtout un roman qu'il a écrit. Le caractère et le rôle de René dans les *Natchez* contiennent une véritable doctrine morale, un enseignement par l'exemple qui crée chez le lecteur un désir d'imitation.

On sait de reste que René est le père, au théâtre, de toute la lignée des héros romantiques, et, dans la réalité, du Jeune-France qui, se conformant à la mode, essaye « d'être pâle, verdâtre, un peu cadavéreux s'il était possible : cela donnait l'air fatal, byronien, dévoré par les passions et les remords », nous dit Théophile Gautier (2). René leur ressemble, tout en gardant son originalité ; c'est surtout un *jettatore*, portant partout avec lui le trouble et le désespoir, et voici comment Chateaubriand dresse devant nous la statue de cette espèce de divinité malfaisante : « Il accomplissait son sort dans toute sa rigueur. Déjà la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avaient produite dans son âme, commençait à perdre sa puissance... Les déserts n'avaient pas plus satisfait René que le monde, et dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avait déjà tari la solitude, comme il avait épuisé la société. Personnage immobile au milieu de tant de

(1) IV, 452.
(2) *Histoire du romantisme*, p. 31.

personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir (1). »

Dans cette âme étrange les sentiments les plus naturels se déforment : Chateaubriand a prêté à son René quelques-unes des passions qui devaient logiquement se développer dans le cœur des émigrés, mais il les a modifiées ; ainsi leur horreur pour le tribunal révolutionnaire se transforme chez René en haine de la justice et de la loi, en amour de l'anarchie ; devant le conseil de guerre qui le juge à la Nouvelle-Orléans, René se dresse comme un ennemi de la société : « Une joie cruelle s'était glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi était, dans la nature des idées de René, une espèce de triomphe sur l'ordre social (2). »

Cette révolte est d'autant plus notable que le héros des *Natchez*, c'est Chateaubriand ; ce qu'il dit de René est au moins aussi vrai de lui-même : « Impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient ; on le fatiguait en l'aimant. » Ne dirait-on pas une confession tirée des *Mémoires d'Outre-Tombe* au moins autant qu'un passage des *Natchez* ? C'est lui, dans René ; c'est encore lui dans Chactas racontant ses voyages de France en Amérique, ses traversées, perché sur la grande hune ; la tempête que Chactas décrit est mot pour mot celle que Chateaubriand raconte dans ses *Mémoires*. Et surtout Chactas devenu déiste, c'est Chateaubriand fils du XVIII[e] siècle. Il admet Dieu, mais il discute l'Eglise. Le trouble reli-

(1) IV, 502.
(2) IV, 548.

gieux qui est en lui, il le donne même à un simple guerrier indien : « L'homme ne peut être parfait ; aux qualités les plus héroïques, Outougamiz mêlait une faiblesse : de la crainte de Dieu, crainte salutaire sans laquelle il n'y a point de vertu, Outougamiz était descendu jusqu'à la plus aveugle crédulité. La simplicité de son caractère le rendait facile à tromper : un prêtre était pour le frère de Céluta un oracle (1). » C'est bien Chateaubriand qui parle ainsi pour son compte, et c'est pour son propre compte qu'il écrit la lettre d'adieu de René à Céluta, véritable cri d'orgueil démoniaque : « ... Céluta, il y a des existences si rudes qu'elles semblent accuser la Providence et qu'elles corrigeraient de la manie d'être...

« L'éternité ! peut-être, dans ma puissance d'aimer, ai-je compris ce mot incompréhensible. Le ciel a su, et sait encore, au moment même où ma main agitée trace cette lettre, ce que je pouvais être : les hommes ne m'ont pas connu...

« ... Je suppose, Celuta, que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme ? Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même. Prends garde, femme de vertu ! recule devant cet abîme...

« Je cherchais ce qui me fuit ; je pressais le tronc des chênes... J'ai cru, dans mon délire, sentir une écorce aride palpiter contre mon cœur : un degré de chaleur de plus et j'animais des êtres insensibles...

« C'est toi, Être suprême, source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me créas tel que je suis, et toi seul me peux comprendre (2) !... »

Plus tard, un peu calmé par l'âge, Chateaubriand éprouve quelque gêne en relisant cette partie de son œuvre, surtout en pensant qu'il a pu avoir des imitateurs : « La lettre de René... est de ma première manière ;... je ne sais ce que les René qui m'ont suivi

(1) IV, 561.
(2) IV, 587-589.

ont pu dire pour mieux approcher de la folie (1). » C'est justement ce point faible qu'indique le critique des *Débats* dans le numéro du 5 février 1827 : « Pour me résumer, je dirai que les *Natchez* sont l'œuvre d'un génie fort, vigoureux, puissant et original ; c'est un ouvrage qui n'a point de modèle ; l'illustre auteur me permettra d'ajouter : et qui ne doit pas en avoir. » Chateaubriand pense à peu près ainsi de son ouvrage, car il remercie M. de Féletz, l'auteur de l'article : « Vous avez bien raison, et je serais bien fâché qu'on imitât les *Natchez* : il y a quelque chose de funeste dans cet ouvrage (2). » Ni l'unité artistique n'apparaît dans cette œuvre composite, ni la doctrine n'en est sûre : non seulement elle prête à la passion déréglée une beauté immorale, mais encore elle est d'un éclectisme déconcertant : est-ce un philosophe platonicien qui parle, ou un disciple de Jean-Jacques, ou un chrétien ? On ne le sait trop, et Chateaubriand ne le savait probablement pas lui-même, car il traversait une période de désarroi complet, sous l'influence déprimante de l'exil et de la misère : l'œuvre la plus caractéristique de cette période, c'est l'*Essai sur les Révolutions*.

CHAPITRE IV

L'Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française.

On ne peut guère appliquer à l'*Essai* la théorie de Musset sur l'effet de la douleur dans l'âme de l'écrivain :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots ;

(1) *Mémoires*, III, 58.
(2) Giraud, *Chateaubriand*, p. 294.

l'*Essai* est un long cri de désespoir, et ce n'est pas un beau cri ; en religion, en politique, c'est un blasphème, car, en politique, Chateaubriand va jusqu'à l'anarchie ; en matière religieuse il en arrive au matérialisme. Plus tard ce sera pour lui la page la plus douloureuse de son œuvre, celle qu'il voudrait déchirer.

Pourtant l'*Essai* peut s'expliquer par l'influence du milieu où vit l'auteur, par la très réelle détresse où il se trouve. Il ne joue pas à la pauvreté élégante ; il connaît la vraie misère. Il y a un accent de sincérité indéniable dans le passage où il raconte que pendant cinq jours il a vécu de pain et d'eau : « La faim me dévorait : j'étais brûlant ; le sommeil m'avait fui ; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulangers, mon tourment était horrible (1). » Sans doute il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que raconte Chateaubriand, ni considérer les *Mémoires* comme parole d'évangile ; M. Le Braz a heureusement complété ce récit des sept années que notre héros vécut en Angleterre, de 1793 à 1800, de vingt-cinq à trente-deux ans ; il nous a expliqué ce que signifie cette lettre de Chateaubriand au docteur Davey, le 16 janvier 1797 : « I give up all sorts of teaching » : le vicomte, qui consent à décrire sa misère, ne veut pas avouer qu'il a été professeur de français dans une institution privée (2) ! »

L'émigré finit par dompter la mauvaise fortune à force de respect de soi-même. Une anecdote que Philarète Charles raconte dans ses *Mémoires* montre que l'opinion anglaise, si elle était partagée sur Chateaubriand, comprenait autant de défenseurs que d'ennemis : le vieil archéologue pointu et grincheux Porden discute avec le libraire Baylis sur les mérites et démérites de Chateaubriand parvenu au pinacle : « Ah ! ne me parlez pas de lui, s'écria le vieil architecte ; je l'ai vu ré-

(1) *Mémoires*, II, 120.
(2) *Revue de Paris*, 15 août 1907 et 15 juillet 1908.

publicain, sentimental, wertherien, déclamateur, incrédule et jacobin... » — Baylis, le libraire, prit la défense de M. de Chateaubriand en ces termes : « Vous ne savez pas un mot de ce que vous dites !... Je l'ai vu vivre ici très misanthrope et très solitaire, parce que, dans son exil, il était fier et malheureux, c'est-à-dire extrêmement respectable. » (1)

Ce n'est pas seulement l'orgueil ou la vanité de Chateaubriand qui saignent pendant son émigration ; son corps même est épuisé par les épreuves physiques et morales : condamné par tous les médecins anglais qu'il consulte, il écrit son livre dans une tristesse facile à comprendre : « L'amertume des réflexions répandues dans l'*Essai* n'étonnera donc pas : c'est sous le coup d'un arrêt de mort, entre la sentence et l'exécution, que j'ai composé cet ouvrage. Un écrivain qui croyait toucher au terme, dans le dénûment de son exil, ne pouvait guère promener des regards riants sur le monde (2). » Sa désespérance est complète, parce qu'il ne trouve plus en lui-même l'ombre d'un réconfort religieux. A un moment où il croit qu'il va mourir, tourne-t-il, comme on l'a dit, son cœur vers Dieu (3) ? Ecoutons-le : « Vers la fin du jour, je m'étendis sur le dos à terre dans un fossé, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles ; nous nous couchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'évanouis dans un sentiment de religion. Le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil (4)... » Le mot « religion » y est bien, mais la chose n'y est pas. Il y a là une corde qui n'est pas brisée, sans doute, mais qui est complètement détendue.

(1) *Mémoires*, de Ph. CHASLES, I, 177, 179.

(2) *Mémoires*, II, 110.

(3) Abbé BERTRIN, *De la sincérité*, p. 140.

(4) *Mémoires*, II, 92.

L'énergie de Chateaubriand est bien diminuée par l'exil et la pauvreté, trop lourds pour sa jeunesse. Quand Victor Hugo se raidit dans sa fière opposition, à Jersey, et déclare qu'il accepte l'âpre exil, il est soutenu par sa famille, ses amis, l'orgueil de son attitude, et des revenus suffisants pour vivoter, en attendant que l'aisance puis la fortune reviennent : enfin il se porte bien. — Chateaubriand, lui, apprend tous les jours que quelqu'un des siens a été exécuté ; il est perdu dans la foule ; il a à peine de quoi s'acheter du pain, et il est malade. Aussi ne peut-il écrire l'équivalent des *Châtiments :* il compose l'*Essai,* et cet *Essai* est même une preuve réelle de résistance morale, car l'auteur n'a pas fait un livre de vengeance : il a tenté un effort vers l'impartialité de l'histoire.

Comment apprécie-t-il la Révolution ? Est-ce avec cette admirable clairvoyance qui lui fera dire plus tard, en parlant de la première assemblée : « Que serait-ce si elle s'en fût tenue aux cahiers des Etats Généraux et n'eût pas essayé d'aller au-delà ! Tout ce que l'expérience et l'intelligence humaine avaient conçu, découvert et élaboré pendant trois siècles, se trouve dans ces cahiers... Nous avons traversé sans profit des abîmes de crimes et des tas de gloire ; la République et l'Empire n'ont servi à rien... Nous n'avons pas fait un pas depuis l'Assemblée constituante (1). » Dans l'*Essai* Chateaubriand est encore trop près des événements pour pouvoir les apprécier froidement. Il les juge non pas dans les documents, mais d'après des légendes : il ne croit pas calomnier les représentants du peuple en reprenant contre eux une des plus médiocres inventions de l'esprit de parti : on avait prétendu que les membres de l'assemblée étaient ivres dans la nuit du 4 août ; à propos de cette loi de Solon, « que le magistrat qui se montre en état d'ivresse aux yeux du peuple soit à l'instant mis à mort », il écrit cavalièrement : « Ces décrets-là sans doute n'étaient pas faits pour la France. Que

(1) *Mémoires,* I, 282-283.

fût devenu, sous un pareil arrêt, toute l'Assemblée constituante dans la nuit du 4 août 1789 (1) ? » Il fait pis encore : il confond perpétuellement les époques, les hommes, et même les mots : quand il compare les Pédiens, les Acriens et les Paraliens à la Plaine, à la Montagne et au Marais, il fait un contresens, ou mieux un jeu de mots historique qu'il déclarera plus tard « détestable et parfaitement ridicule (2) ». Tous ces défauts lui viennent en quelque sorte du dehors, des circonstances, et n'ont rien d'étonnant, car ils sont déterminés par l'époque. Par contre il est surprenant qu'un contemporain, une victime de la Révolution, puisse par instants la juger d'aussi haut qu'il le fait, de la hauteur de son génie : « Il y a toujours quelque chose de bon dans une révolution, et ce quelque chose survit à la révolution même. Ceux qui sont placés près d'un événement tragique sont beaucoup plus frappés des maux que des avantages qui en résultent : mais pour ceux qui s'en trouvent à une grande distance l'effet est précisément inverse (3). »

Du reste l'*Essai* n'est pas un livre d'histoire, c'est plutôt de la philosophie de l'histoire que Chateaubriand a tentée ; quelles sont les thèses qu'il développe ? Il se montre plutôt dur pour ses compagnons d'émigration, quand il les compare aux exilés d'Athènes qui, « poursuivis par la mort, se hâtèrent de quitter en foule une patrie dévouée ; mais, plus heureux que les émigrés français, ils emportèrent avec eux leurs richesses, et conséquemment leurs vertus (4) ». Que leur reproche-t-il ? Est-ce de ne pas avoir la foi monarchique ? Pour son compte il manque, aussi complètement que possible, d'enthousiasme royaliste. Le scepticisme anarchiste, dont nous avons constaté des germes chez lui, s'épanouit maintenant : « Que m'importe que ce soit la

(1) *Œuvres*, I, 258.

(2) Préface des *Mélanges Politiques*.

(3) *Œuvres*, I, 375.

(4) I, 262.

loi ou le roi qui me traîne à la guillotine ? On a beau se torturer, faire des phrases et de l'esprit, le plus grand malheur des hommes, c'est d'avoir des lois et un gouvernement (1). » Dans le désenchantement que lui causent la chute de la monarchie et le cyclone social de France, il jette un regard de mépris sur toutes les sociétés sans exception et les déclare pourries : « Quoi ! il faudra que je tolère la perversité de la société, parce qu'on prétend ici se gouverner en république plutôt qu'en monarchie ; là, en monarchie plutôt qu'en république ? Il faudra que j'approuve l'orgueil et la stupidité des grands et des riches, la bassesse et l'envie du pauvre et des petits ? Les corps politiques, quels qu'ils soient, ne sont que des amas de passions putréfiées et décomposées ensemble : les moins mauvais sont ceux dont les dehors gardent encore de la décence et blessent moins ouvertement la vue ; comme ces masses impures destinées à fertiliser les champs, sur lesquelles on découvre quelquefois un peu de verdure (2). »

Chateaubriand atteint les dernières limites de la négation. Dans cet écroulement de ses convictions d'autrefois, rien n'est resté debout, pas même sa foi religieuse. L'exemplaire de l'*Essai* avec notes manuscrites, que Sainte-Beuve a eu entre les mains, montre que l'émigré, dans cette espèce de chute morale, a touché le fond du matérialisme (3). C'est un document dont il faut évidemment tenir compte dans l'histoire de la vie intime de Chateaubriand, mais je ne crois pas que, en bonne justice, on ait le droit de s'en servir pour mettre l'auteur de l'*Essai* en contradiction avec l'auteur du *Génie*. On ne doit opposer à des écrits publics que des écrits publics ; tout au plus peut-on comparer à un imprimé les manuscrits de la même année, presque du même mois.

(1) I, 420.

(2) I, 421.

(3) Lundis, 3e éd., x, 73 et suiv.

Dans cette affaire Sainte-Beuve raisonne moins en juge qu'en avocat, en avocat du diable. Et semblablement nous devons écarter l'argumentation trop favorable de M. l'abbé Bertrin, qui semble plaider en avocat du bon Dieu lorsqu'il dit : l'auteur de l'*Essai* « jugeait le Christianisme et l'Eglise, et il les jugeait à la fois d'un ton tranchant, et avec une pensée indécise. Bref Chateaubriand était sceptique, ou peu s'en faut (1) ».

Je crois qu'il ne s'en faut de rien du tout, et que Montaigne aurait contresigné sans réserves cet aphorisme : « Peut-être la vraie sagesse consiste-t-elle à être non pas sans principes, mais sans opinions déterminées (2). » N'est-ce pas exactement ce que fait Chateaubriand, lorsque, reprenant la fameuse péroraison de Tacite dans la *Vie d'Agricola,* il s'excuse de paraître croire à l'immortalité de l'âme : « Qu'on me pardonne ce moment de faiblesse : Vertueux Malesherbes ! S'il est vrai qu'il existe quelque part une demeure préparée pour les bienfaiteurs des hommes, vos mânes illustres, réunis à ceux de l'auteur de l'*Emile,* habitent maintenant ce séjour de paix (3). » Dans ce vague Elysée on ne trouve plus même l'idée de Dieu ni de la Providence : « Les hasards par qui tout arrive » !... Ce n'est pas un lapsus : c'est l'expression précise d'un système : la foi lui semble morte, tout au moins dans notre pays : « Depuis le règne de Louis XIV, la religion ne fit plus que décliner en France ; et elle s'est enfin évanouie avec la monarchie dans le gouffre de la révolution (4). » Il n'a même pas un sentiment de commisération pour le clergé dont les sanglantes épreuves pourraient apitoyer jusqu'aux incrédules ; il en parle plutôt en voltairien : « J'entends par prêtres des ministres dévoués au service de l'autel, qui... vivent des préjugés

(1) *La sincérité religieuse,* p. 78.

(2) *Œuvres,* I, 248.

(3) *Œuvres,* I, 371.

(4) *Œuvres,* I, 403.

du peuple comme mille autres états, etc. (1). » On retrouve dans l'*Essai* un souvenir des hâbleries qu'il se faisait un malin plaisir de raconter, sur le vaisseau qui l'emmenait en Amérique, pour scandaliser les jeunes séminaristes (2).

N'y a-t-il que cela dans l'*Essai ?* Ce livre de désespérance n'est-il qu'un pamphlet ? N'y a-t-il pas d'autres textes à en tirer, à mettre dans l'autre plateau de la balance ? N'y a-t-il pas, outre ces cris de désespoir, des mots que l'on puisse considérer à la fois comme des survivances de la religion d'antan et des germes de résurrection morale ? C'est bien là ce que Chateaubriand affirme dans la préface qu'il écrit en 1826 pour sa réédition de l'*Essai :* « C'est le combat d'Oromaze et d'Arimane : les larmes maternelles et l'autorité de la raison croissante ont décidé la victoire en faveur du bon génie (3). » C'est également ce que pense une lectrice très bienveillante, la marquise Marie : discutant avec Montalivet sur l'*Essai,* elle soutient que « ce gros livre n'était ni aussi impie ni aussi mauvais qu'on se plaisait à le dire (4) ». Le même homme en effet qui parlait tout à l'heure du clergé avec une sorte de haine à la Voltaire, lui rend, presque immédiatement après, justice quand il étudie l'Eglise de France avant 1789 : « Quant aux curés, ils étaient pleins de préjugés... ; mais la simplicité des cœurs, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité céleste, en faisaient la partie la plus respectable de la nation. J'en ai connu quelques-uns qui semblaient moins des hommes que des esprits bienfaisants descendus sur la terre pour soulager les maux de l'humanité. Souvent ils se dépouillaient de leurs vêtements pour en couvrir la nudité de leurs semblables ; souvent ils se refusèrent la vie même pour nourrir le nécessiteux (5). »

(1) *Œuvres,* I, 408.
(2) I, 414-415 ; cf. MONDÉSIR, p. 588-589.
(3) I, 212.
(4) *Un dernier amour de René,* p. 17-18.
(5) *Œuvres,* I, 410.

Tout bien pesé, il faut arriver à une conclusion sur ce livre qui nous intéresse surtout parce que son auteur va bientôt écrire le *Génie du Christianisme*. Devons-nous penser, avec Sainte-Beuve, que Chateaubriand n'a jamais pu se guérir complètement du matérialisme dont il s'était senti atteint au fort de sa détresse, et qu'il en a gardé, au fond de son être, comme une sorte de diathèse morale ? Rien ne permet de le penser. Au contraire, je croirais volontiers que, de son passage dans le camp des incrédules, il avait conservé surtout la connaissance de leur état d'âme ; ainsi qu'un médecin qui soigne mieux une maladie qu'il a pu observer sur lui-même, Chateaubriand sait comment on attrape l'incroyance et comment on s'en guérit. C'est l'auteur de l'*Essai* qui pourra écrire dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Armand Carrel n'était pas aussi antireligieux qu'on l'a supposé : il avait des doutes ; quand de la ferme incrédulité on passe à l'indécision, on est bien près d'arriver à la certitude (1). » N'était-ce pas sa propre histoire qu'il contait là ? Il le dit, plus explicitement encore, en 1822 : « L'*Essai* n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. A travers les ténèbres de cet ouvrage se glisse un rayon de la lumière chrétienne qui brilla sur mon berceau. Il ne fallait pas un grand effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du Christianisme* (2). »

Ce qui le prouve, avec la précision d'un fait, c'est que Chateaubriand a pu faire à cet *Essai* de très nombreux emprunts pour ses œuvres les plus religieuses. La chose n'avait pas échappé à Sainte-Beuve (3), et depuis quiconque a écrit sur Chateaubriand l'a constaté de même (4). Le chapitre XLVI de la première partie nous fait penser à *René*, à *Atala* ; le cha-

(1) VI, 397.
(2) *Mémoires*, II, 180.
(3) *Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, 163.
(4) Cf. notamment ALBALAT, *Revue de Paris*, 1er février 1903.

pitre XXXVIII, les Celtes, contient en raccourci les *Martyrs ;* on trouve dans la seconde partie, aux chapitres XXXI, XXXIV et XXXV, des germes du *Génie du Christianisme.*

Malgré ses défauts de forme et ses incohérences de doctrine, l'*Essai* ne passe pas inaperçu à son apparition. S'il ne trouve pas dans la presse anglaise un aussi bon accueil que l'a prétendu l'auteur (1), du moins le *Courrier de Londres,* dirigé par Montlosier, lui consacre un compte rendu bienveillant (2). En France on le discute, et cela vaut mieux que le silence : Rœderer le fait lire à Sieyès qui renvoie le livre avec ce mot : « Je vous rends, monsieur le comte, le fatras à prétentions philosophiques de M. de C. Quel charlatan ! Est-ce que vous avez pu le lire jusqu'au bout (3) ? »

Nulle part ce livre ne dut produire plus d'effet que dans la maison même de la mère de Chateaubriand. Tandis qu'une de ses belles-filles et sa fille Lucile étaient emprisonnées à Rennes, que son fils aîné était guillotiné avec sa femme le même jour que Malesherbes, la mère, à soixante-douze ans, était menée en charrette de Bretagne à Paris, et condamnée ; sauvée par le 9 Thermidor, elle est oubliée quelque temps à la Conciergerie, puis expulsée de sa prison ; revenue en Bretagne, elle trouve et lit l'*Essai !* On comprend la lettre que Mme de Farcy écrivit le 1er juillet 1798 à son frère pour lui annoncer la mort de Mme de Chateaubriand : « Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre mère..., peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux (4). » On comprendra maintenant mieux encore ce que l'auteur de l'*Essai* écrivait à Fontanes, de Londres, le 25 octobre 1799 : « Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies

(1) Dick, *Revue d'Histoire littéraire de la France,* 1908, p. 109. L'assertion de M. Dick est du reste mise au point par M. Victor Giraud, *Ibid.,* p. 334.

(2) Baldensperger, *Revue d'Histoire littéraire de la France,* 1907, p. 594.

(3) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe,* I, 171.

(4) *Mémoires,* II, 178.

iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile, et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé, afin que j'élevasse les yeux vers lui !... Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là vit la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense, qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants... Adieu ! que toutes les bénédictions du Ciel soient sur vous (1). » Cette lettre est un document capital : elle fait dire à Sainte-Beuve, malgré ses préventions et son secret désir de diminuer notre confiance en Chauteaubriand : « Maintenant nous sommes tranquilles, ce me semble : l'auteur du *Génie du Christianisme* nous a dit vrai, suffisamment vrai, dans sa Préface, et ce livre a été entrepris en effet et en partie exécuté sous le genre d'inspiration qu'il exprime et qu'il tend à consacrer. C'est là ce qu'il importait de constater avant tout (2). »

(1) Bertrin, *La sincérité religieuse*, etc., p. 155-156.
(2) *Chateaubriand et son groupe*, i, 176.

SECONDE PARTIE

Les idées morales dans les chefs-d'œuvre de Chateaubriand.

CHAPITRE PREMIER

Atala.

Le *Génie du Christianisme* en manuscrit contenait à la fin de la IVe partie un roman intitulé : « Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert ». Chateaubriand en annonça la publication à part dans une lettre au citoyen rédacteur du *Journal des Débats* (1). La raison qu'il en donne n'est guère plausible : « Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de le publier à part, avant mon grand ouvrage. » Il est beaucoup plus vraisemblable que Chateaubriand sépare *Atala* du *Génie* sur les représentations de ses amis ; on se figure volontiers Fontanes, avec sa brusquerie et sa voix rude (2), lui faisant

(1) N° du 10 germinal an IX (31 mars 1801) cité par V. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 261.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 246.

remarquer que ce roman n'est guère à sa place dans le *Génie* ; nous serons de cet avis, surtout si nous le lisons dans l'édition princeps (1). C'est là qu'il faut chercher les raisons de l'enthousiasme excité par *Atala*, la véritable influence morale qu'elle a pu avoir, et non pas dans l'édition de 1805, corrigée conformément aux critiques de Morellet, de Chénier, et aux progrès propres du talent de Chateaubriand entre 1801 et 1805 (2). C'est sous sa première forme qu'*Atala* a parlé avec le plus d'ardeur aux imaginations des lecteurs et des lectrices : au lieu de servir de document contestable à la thèse du *Génie*, elle se présente comme un roman très ardent et très pur, comme un mélange de sensualité, de chasteté et de religion.

C'est en effet une œuvre très composite que l'histoire des amours de Chactas et d'Atala. Sans prétendre parler ici à fond de l'art dans *Atala*, il faut bien en dire un mot, et remarquer que l'impression indécise, pour ne pas dire trouble, produite par le roman, ne vient pas uniquement des idées morales qui y sont contenues, mais aussi d'un art qui tâtonne encore un peu. Dans le style même, nous voyons passer des réminiscences de l'antiquité classique, un peu surprenantes dans la bouche d'un sauvage : quand Chactas nous dit : « Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala », il nous rappelle, parce que Chateaubriand lui-même se l'est rappelé, le vers de Virgile :

... Et magnâ Manes ter voce vocamus.

Son *Atala* est une première incarnation de la Sylphide de son enfance, et en même temps un croquis fait d'après nature sur une Floridienne qu'il admirait fort comme présentant le type très réussi de « la double séduction de l'Indienne et de l'Espagnole » (3).

(1) Ou dans la reproduction de cette édition princeps publiée par M. Giraud.

(2) Cf. Chatelain, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1902, p. 414 et suiv.

(3) *Mémoires*, I, 307 et 406.

Cet art, du reste, tend à s'unifier, à s'épurer, à éliminer les éléments disparates, et à se rapprocher de la perfection. Chateaubriand touche à la beauté idéale dans sa description d'Atala morte : « Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie. »

Cette virtuosité met en valeur des sentiments particulièrement vivaces alors en France, ou des vérités humaines qui ne dépendent ni du temps ni de l'espace. Quel écho dut trouver dans la génération de 1801 ce passage qui rappelait tant de liens très chers, rompus si vite : « Heureux ceux qui n'ont pas vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal. » Pour nous, tout cela c'est de l'histoire sentimentale d'avant-hier. Mais voici qui est plus près de notre cœur ; c'est cette réflexion à la Pascal sur les limites de notre sensibilité : « Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est une de nos grandes misères ; nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux ! »

Il y a là une source vive de fraîcheur pour des cœurs desséchés par la sensibilité trop intellectuelle du XVIIIe siècle. Au point de vue religieux, c'est une rupture très nette avec l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, annoncée dès la préface. Par un effort qui doit lui coûter davantage, Chateaubriand rompt également avec Jean-Jacques : « Je ne suis point, comme M. Rousseau, un enthousiaste des sauvages ; et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide partout où j'ai eu l'occasion de la voir. » L'ancien disciple des philosophes revient non seulement au sentiment religieux de son enfance, mais

il professe encore sa vénération pour l'Eglise ; étant donné le respect humain régnant à cette date, Chateaubriand montre beaucoup de courage en disant : « Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui jusqu'à présent ont mis le prêtre en action, en ont fait un scélérat fanatique, ou une espèce de philosophe. Le *père Aubry* n'est rien de tout cela. C'est un simple chrétien qui parle sans rougir de la *croix*, du sang de son divin Maître... En un mot, c'est le prêtre tel qu'il est (1). »

Tout cela est tiré de la préface ; le livre est la réalisation de ces théories. Sur la beauté et la force triomphante de la religion dans une âme tentée par la passion, il y a là des pages célèbres (2). Il y en a aussi de contestées. Sainte-Beuve a protesté, avec une violence un peu bizarre chez un sceptique, contre un passage de la messe dans le désert, au soleil levant : « Son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. » Sainte-Beuve, se rappelant qu'il a écrit l'histoire de Port-Royal, s'indigne en janséniste austère : « Et il tire de cet accident du rayon une raison de croire... Légèreté et faux brillant en matière de foi. Bon Dieu ! mais que doivent penser de ces jeux de lumière ceux qui croient tout gravement au Saint-Sacrement de l'autel, et qui, par conséquent, n'y croient pas moins les jours de nuage que les jours de soleil (3). » Sainte-Beuve plaisante, et même il fait là une assez mauvaise plaisanterie : est-ce pour les continuateurs des Messieurs de Port-Royal que Chateaubriand écrit, ou pour les anciens disciples de Voltaire qu'il veut attirer par la beauté, la grâce de la religion ? Or, de bonne foi, n'y a-t-il pas un véritable charme dans le passage critiqué par Sainte-Beuve, et qu'il faut citer en entier : « Aussitôt, dit Chactas, le prêtre divin revêt une tunique blanche

(1) Je crois du reste que Chateaubriand se flatte en disant cela.

(2) Ed. GIRAUD, p. 44-46.

(3) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe*, I, 240.

d'écorce de mûrier, qu'il avoit apportée avec lui ; les vases sacrés sont tirés d'un petit tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes et le mystère commence au milieu du désert.

« L'aurore paroissant derrière les montagnes enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude ; les ombres répétoient les feux colorés du ciel, et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînoient sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur (1). » Combien de lecteurs de 1801 ont dû sentir à ce moment, eux aussi, descendre dans leur cœur une émotion d'antan ? Auprès de pareilles beautés, que valent les petites critiques de détail ? Qu'importe que l'on puisse constater une contradiction étrange entre la fidélité d'Atala au vœu qui l'empêche d'épouser Chactas, et sa désobéissance à la religion qui condamne le suicide (2) ? Qu'importe encore qu'on ait pu blâmer chez l'émigré revenu en France son adhésion chrétienne à celui qui est, à ses yeux, le sauveur de la société ? « On sait ce qu'est devenue la France jusqu'au moment où la Providence a fait paraître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, quand elle est lassée de punir (3). » Il y eut certainement des

(1) Ed. GIRAUD, p. 117-118.
(2) BENOIT, *Chateaubriand*, p. 109.
(3) Préface, p. XI.

sourires ironiques à Mitau, dans l'entourage de Louis XVIII, mais Chateaubriand fit couler des larmes religieuses en France et ailleurs.

En matière de théories morales, il ne suffit pas d'apprécier la valeur propre d'une doctrine, il faut encore tenir compte de sa diffusion, du succès du livre qui la contient. Pratiquement en effet on n'a pas à tenir compte d'un moraliste qui, à force d'insuccès, est quasi inédit. La valeur morale d'*Atala* nous intéresse à proportion de son succès : or quatorze traductions répandirent en Europe l'œuvre et le charme qu'elle contenait (1). Popularisée, vulgarisée presque, si la chose eût été possible, par l'imagerie d'Epinal (2), excitant l'enthousiasme même chez les vieillards (3), *Atala* touchait surtout les jeunes cœurs. Les esprits les plus puissants et les plus divers ont confessé l'extraordinaire influence de ces quelques pages sur leur sensibilité. Ulric Guttinguer, qui a seize ans à l'apparition du livre, raconte que sa génération, gâtée par ses lectures érotiques, trouve dans *Atala* « les premiers correctifs de l'immoralité amoureuse et charnelle » qui les dépravait (4). David d'Angers, qui a douze ans à la publication du roman, dira : « Au cours de mes nuits studieuses,... s'il advenait que la fatigue et le sommeil fussent sur le point de triompher de mon courage, je lisais quelques pages... d'*Atala*. Des larmes abondantes inondaient mon visage, et la réaction était produite. Je me remettais à l'ouvrage (5). » Quinet, qui vient un peu plus tard, a écrit une de ses plus belles pages sur l'enchantement qu'il ressentit en contemplant cette poésie édénique (6). Sans doute la passion humaine qui remplit le livre était pour beaucoup dans cet enthousiasme que les beautés religieuses n'eussent pas suffi,

(1) Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 84.
(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 247 ; VI, 337.
(3) Joubert, II, 421.
(4) Mémoires inédits cités par L. Séché, *Lamartine*, p. 56.
(5) Jouin, *David d'Angers*, p. 289.
(6) *Revue de Paris*, 1831, IV, 201-202.

seules, à exciter. Des moralistes un peu sévères disaient, comme Joubert : « Chateaubriand a donné aux passions une innocence qu'elles n'ont pas... Dans *Atala* les passions sont couvertes de longs voiles blancs. »

C'est un livre de flamme et de feu, tout au moins dans la première édition, avant que Chateaubriand, attiédissant toutes ces ardeurs, l'eût rendu plus accessible aux différents âges de la vie. Dans son intégrité première, il aurait fait assez étrange figure dans le *Génie*, et l'auteur a eu raison de le publier à part. Pourtant il en est inséparable, car c'est peut-être en souvenir des émotions troublantes qu'ils devaient à *Atala*, que tant de lecteurs se sont précipités sur le *Génie du Christianisme* à son apparition : les séductions du roman les avaient préparés à goûter le charme plus grave de l'apologie. Chateaubriand a eu raison de dire dans sa *Défense du Génie du Christianisme* : « A l'égard d'*Atala*, on en a tant fait de commentaires, qu'il serait superflu de s'y arrêter. On se contentera d'observer que les critiques qui ont jugé le plus sévèrement cette histoire, ont reconnu toutefois qu'elle *faisait aimer la religion chrétienne*, et cela suffit à l'auteur. En vain s'appesantirait-on sur certains tableaux ; il n'en semble pas moins vrai que le public a vu sans trop de peine le vieux missionnaire, tout prêtre qu'il est, et qu'il a aimé dans cet épisode indien la description des cérémonies de notre culte. C'est *Atala* qui a annoncé et qui a peut-être fait lire le *Génie du Christianisme* (1). »

(1) *Œuvres*, III, 283.

CHAPITRE II

Le Génie du Christianisme.

Pour apprécier la valeur morale du *Génie* dont il me semble qu'on parle encore beaucoup, alors qu'on le lit peut-être un peu moins, il n'est pas possible de prendre seulement le livre, et de le juger en dehors des circonstances qui l'ont vu paraître et qui l'expliquent.

Il faut d'abord se demander comment Chateaubriand lui-même a présenté l'histoire de son ouvrage, quel tableau il a donné des ruines de toutes sortes au milieu desquelles il construisait son monument, enfin si sa façon de raconter cette histoire est très exacte :

Il a dit, et fort justement, que le *Génie* répondait à un désir, à une soif de religion : « On avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses, qui venaient de la privation de ces consolations depuis de longues années. Que de forces surnaturelles à demander pour tant d'adversités subies ! Combien de familles mutilées avaient à chercher auprès du Père des hommes les enfants qu'elles avaient perdus ! Combien de cœurs brisés, combien d'âmes devenues solitaires appelaient une main divine pour les guérir ! On se précipitait dans la maison de Dieu, comme on entre dans la maison du médecin le jour d'une contagion (1)... » C'est là parler en psychologue et en historien des mœurs. Mais Chateaubriand ne s'en tient pas là. Avec beaucoup de modestie en apparence et un orgueil très conscient au fond, il décrit, et même il exagère la désolation religieuse avant 1802 ; il montre des ruines morales plus étendues qu'elles ne l'étaient en réalité ; il se dresse à lui-même un piédestal au milieu de ce monde détruit

(1) *Mémoires*, II, 280.

à reconstruire : « Quelle espérance pouvais-je avoir, moi sans nom et sans prôneurs, de détruire l'influence de Voltaire, dominante depuis près d'un siècle ?... Pouvais-je jamais gagner une cause que n'avaient pu sauver Rome armée de ses foudres, le clergé de sa puissance, l'archevêque de Paris appuyé des arrêts du parlement, de la force armée et du nom du roi (1) ? » D'où viendra le salut inespéré et presque invraisemblable ? « J'avais apporté le *Génie du Christianisme*, » dit-il d'un ton détaché (2).

En somme Chateaubriand voudrait nous faire croire que devant les décombres de l'Eglise ruinée il a dit : « Que la religion soit ! » et que la religion fut. Son désir est très humain. Reste à savoir si les faits concordent avec ce désir. Il est très certain que la Révolution avait accéléré le mouvement de détachement du catholicisme que l'on remarque dans les dernières années du règne de Louis XV, surtout à Paris (3). En 1794, il ne restait pas, dans toute la France, cent cinquante paroisses où l'on dît publiquement la messe (4). L'Eglise menait une vie errante et précaire dont les mémoires de Mgr de Solamon peuvent donner une idée ; malgré la bonne humeur avec laquelle l'internonce raconte ses tribulations, on sent ce que devait être à la longue cette terreur de tous les instants. Mais la religion n'était pas morte : chassée des églises, elle s'était réfugiée dans les cœurs, et Chateaubriand n'a pas l'air de s'en douter. Quand il dit d'un ton superbe : « Jadis j'ai combattu presque seul au milieu des ruines, » un critique de Lyon, longtemps admirateur presque fanatique de l'auteur du *Génie*, Guy de Place lui réplique : « Ne comptez-vous donc point parmi les *combattants* ces millions de chrétiens qui professaient hautement leur foi *au milieu des ruines*, exerçant dans leurs familles une sorte de sacer-

(1) *Mémoires*, II, 279.

(2) *Ibid.*, II, 237.

(3) SEMICHON, *Les Réformes sous Louis XVI*, p. 316 317.

(4) GAZIER, *Etudes sur l'Histoire religieuse de la Révolution*, p. 217-218.

doce qui suppléât à celui qui avait disparu ?... Ne comptez-vous donc pas parmi les *combattants* ces prêtres épars çà et là *au milieu des ruines* de la France, véritables athlètes de Jésus-Christ ?... Le génie du Christianisme est aussi là-dedans, noble pair. Ces hommes faisaient ce que vous racontiez, et, mis à côté du vôtre. leur *livre* est assez magnifique pour soutenir le parallèle (1). »

Au fond de ces cœurs de croyants il y avait une force difficile à calculer exactement, mais d'autant plus puissante qu'elle était plus durement comprimée. Des politiciens clairvoyants comprenaient le danger ; par pure prudence, et non par respect du sentiment religieux, des esprits avisés réclamaient la liberté de conscience, comme le conventionnel Baudin qui, dans une brochure, *Du Fanatisme et des Cultes*, disait, en révolutionnaire méfiant : « Ah ! craignez qu'un usurpateur, capable de concevoir et d'exécuter de grands desseins, ne sente toute l'efficacité du moyen terrible qu'on lui laisserait entre les mains ; hâtons-nous de briser cette arme funeste (2). » On ne comprit pas Baudin ; Bonaparte arriva à temps pour prendre l'arme et s'en servir.

Je n'ai pas ici à faire l'histoire du Concordat, ni à apprécier l'utilité de ce contrat, mais je dois rappeler que le *Génie* s'encadre dans le Concordat ; que Napoléon a voulu s'emparer du livre et de l'auteur comme d'un outil, d'un *instrumentum regni*. L'influence du *Génie* a été grande, plus grande même que sa valeur propre, parce que, au lieu de contrecarrer les vues du premier consul, Chateaubriand servait, probablement sans s'en douter, les idées de derrière la tête du futur empereur ; le 10 juillet 1803, un conseiller d'Etat, Thibaudeau, est invité à la Malmaison : « Après le dîner, le premier consul l'emmena seul avec lui dans le parc, et mit la conversation sur la religion. — « Tenez, dit-

(1) Cité par LATREILLE, *Chateaubriand et le romantisme à Lyon*, p. 108-109.

(2) GAZIER, p. 249.

« il, j'étais ici dimanche dernier, me promenant dans « cette solitude, dans ce silence de la nature. Le son « de la cloche de Ruel vint tout à coup frapper mon « oreille. Je fus ému, tant est forte la puissance des « premières habitudes et de l'éducation ! Je me dis « alors : quelle impression cela ne doit-il pas faire « sur les hommes simples et crédules ! Que vos philo- « sophes, vos idéologues répondent à cela ! Il faut une « religion au peuple. Il faut que cette religion soit dans « la main du gouvernement (1) ! »

Après un peu d' « idéologie » religieuse, Bonaparte revient à sa vraie nature : le mot de la fin est toute une politique. Chateaubriand n'a peut-être pas deviné le plan du Consul ; d'autres sont plus clairvoyants ; dès le 25 juin 1800, le cardinal Maury explique à Louis XVIII les négociations en cours entre Paris et Rome : « Cet homme extraordinaire ne connaît d'autre religion que son intérêt ; et c'est en effet l'unique motif qui le détermine dans ce moment à se rapprocher du pape, en vertu d'une spéculation que son ambition vient de faire sur les consciences catholiques (2). » Des documents d'archives prouvent que Maury ne se trompait pas, et que Napoléon aurait voulu trouver dans le clergé concordataire un serviteur docile pour agir sur l'opinion, pour décider, par exemple, les conscrits réfractaires à rejoindre, et les contribuables en retard à payer, etc. (3).

Dans le feu d'artifice que Bonaparte prépare pour le 28 germinal an X (18 Avril 1802) le *Génie du Christianisme* est une pièce montée. Ce jour-là, la *Gazette Nationale*, ou *Moniteur Universel*, contient la nouvelle de la paix d'Amiens, une proclamation des Consuls annonçant la restauration du culte, et enfin l'article de Fontanes sur le *Génie*, déjà publié dans le *Mercure* du 25 germinal : Fontanes présente officiellement le livre

(1) THIBAUDEAU, *Mémoires sur le Consulat*, p. 151-152.
(2) MAURY, *Mémoires*, I, 463.
(3) Cf. Emile PIERRE, dans la *Revue* du 1er mars 1906.

en quelque sorte officiel que vient de publier Chateaubriand : « Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne, car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes, plus que les raisonnements victorieux : il sent et ne dispute pas ; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables ; en un mot on dirait que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences. »

Fontanes a-t-il été dans cette affaire un ami compromettant ? Il ne dit que ce que Chauteaubriand avoue lui-même : la deuxième édition du *Génie* contient cette dédicace au premier consul :

« Général,

« Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme*. C'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux (1). »

C'était bien là ce que voulait Bonaparte ; dans cette campagne très délicate, où le consul avait à vaincre toutes sortes de résistances, surtout dans l'armée, de la part des généraux et même de ses aides de camp, Chateaubriand avait son rôle : il était chargé d'ameuter en faveur du Concordat l'opinion publique. Le *Génie* devait arriver au jour dit, au point utile, comme un corps de réserve décidant de la victoire. De là ce travail frénétique de Chateaubriand, obligé de paraître à l'heure convenue ; de là ce surmenage qui effraye ses amis, surtout Mme de Beaumont, chez laquelle il

(1) Cité par Derome, *Les éditions originales des Romantiques*, p. 43.

s'est réfugié à Savigny, pour donner le coup de collier final. « La petite société » s'en remet à Mme de Beaumont du soin de protéger Chateaubriand contre lui-même, de défendre sa santé, de lui transmettre aussi les derniers conseils des amitiés dévouées et très éclairées qui suivent de loin le travail des derniers mois. On craint un peu qu'il ne se noie dans l'érudition ; Joubert écrit à Mme de Beaumont, le 12 septembre 1801 : « Dites-lui qu'il en fait trop : que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées ; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux ; que c'est de la beauté et non pas de la vérité qu'on cherchera dans son ouvrage ; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune ; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. Qu'il ait pour seul but, dans son livre, *de montrer la beauté de Dieu* dans le christianisme... Que notre ami nous accoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme ; à respirer, avec quelque plaisir, l'encens qu'il offre au ciel ; à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre point dans ses temples, bien préparé, sans en sortir asservi. Le difficile est de rendre aujourd'hui aux hommes l'envie d'y rentrer (1). »

Mme de Beaumont, qui de son côté ne voyait pas sans effroi, au début, les gros livres d'exégèse s'entasser sur la table de son ami, s'empresse de rassurer Joubert ; chez l'auteur du *Génie* l'érudition excite l'inspiration, loin de la refroidir : « Ce qui me confond, c'est le parti qu'il a tiré des huit volumes des *Moines,* de ce fatras si sec, si aride, et qui m'a si mortellement

(1) JOUBERT, II, 284-285.

ennuyée. Il y a véritablement là une sorte de miracle, et le secret de l'enchanteur est de s'enchanter lui-même. Il n'a l'air d'avoir fait que rassembler des trait s épars, et avec cela il vous fait fondre en larmes (1). » Faire pleurer d'attendrissement religieux les lectrices et les lecteurs de 1807, c'est presque plus qu'on n'en demandait à Chateaubriand, mais c'est bien là le tour de force qu'a réussi l' « enchanteur », comme l'appellent ses amis. Le *Génie* est un livre d'émotion : on y trouve comme une source de larmes ; le néophyte qui l'écrivait était visiblement encore sous le coup de sa propre conversion : « Je suis devenu chrétien, disait-il ; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru (2). » Chateaubriand voudrait conduire ses lecteurs par la route qu'il a suivie lui-même ; il connaît le fort et le faible de son propre cœur, partant du cœur humain. A cette époque, le principal obstacle de toute conversion, c'est le respect humain, la peur de la raillerie voltairienne encore vivace ; il l'avoue dans la préface de l'édition princeps : « Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre ; rien n'est malaisé comme d'effacer le ridicule. » En 1802 l'état des esprits est tel que l'auteur du *Génie* craint presque de se compromettre en défendant le catholicisme ; le nouveau Polyeucte marche à une espèce de martyre d'opinion ; il proclame sa foi, « dût-il perdre sa réputation comme écrivain (3). » Je constate cet état d'esprit sans l'ombre d'ironie ; le mérite de Chateaubriand n'éclate que davantage. Il ne prêche pas des convertis, loin de là : je vois son auditoire, moqueur d'abord, et souriant du sourire de Voltaire, détendre peu à peu son rictus railleur, et laisser apercevoir une émotion qui va jusqu'aux pleurs. C'est le triomphe de l'éloquence religieuse.

(1) Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 135-136.
(2) *Mémoires*, II, 566.
(3) *Mémoires*, II, 566.

Cela veut-il dire que le *Génie* est un pur chef-d'œuvre, absolument parfait ? Chateaubriand reconnaît lui-même que, au point de vue de l'hagiographie, c'est très insuffisant. Il sent plus tard le besoin de compléter, de rectifier le *Génie* dans ses *Etudes historiques* (1). Quand, mûri par l'âge et les épreuves, il relit à soixante-huit ans l'œuvre qu'il composait en pleine jeunesse, il pense que tout serait à modifier : « A l'heure ou j'écris maintenant, le *Génie du Christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment : au lieu de rappeler les bienfaits et les institutions de notre religion au passé, je ferais voir que le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; que cette pensée rédemptrice et messie est le seul fondement de l'égalité sociale, qu'elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique (2). »

D'autres ont été plus sévères encore, pour le livre, et pour l'auteur : le baron de Frenilly, qui du reste reconnaît avoir « les principes féroces », n'hésite pas à dire : « Je ne crois pas que les esprits les plus difficiles pussent l'accuser d'être dévot, ni pieux, ni peut-être chrétien, et je ne vois pas dans son *Génie du Christianisme* aucune raison de le penser (3). » Plus dur encore, l'abbé de Mondésir trouve Chateaubriand hérétique, parce que socinien, et refuse de le reconnaître pour un docteur (4). L'auteur du *Génie* ne se serait pas incliné devant ce dernier critique, justement parce qu'il est d'Eglise : « Le clergé, écrit-il à Montlosier en 1825, le clergé qui, j'ose le dire, me doit tout, ne m'aime point, ne m'a jamais défendu, ni rendu aucun service (5). »

Voyons donc ce qu'une critique purement laïque peut lui reprocher objectivement.

(1) *Mémoires*, II, 286-287.

(2) *Mémoires*, II, 290.

(3) FRENILLY, p. 428, 249.

(4) *Correspondant*, p. 589.

(5) *Mémoires*, IV, 331 ; cf. abbé BERTRIN, *La Sincérité*, p. 295 et note.

C'est d'abord une étrange manie de vouloir étayer des raisonnements pieux sur l'autorité de Voltaire. C'est aussi, comme le constatait Brunetière dans un de ses grands discours, ce mélange d'apologétique et de sensualité qui trouble le lecteur plus qu'il ne l'émeut (1). C'est enfin la faiblesse de cette apologétique. On dirait que son information est courte et superficielle, qu'il n'est pas pénétré vraiment par l'esprit du catholicisme ; par exemple on trouve chez lui assez souvent des essais de symbolisme, et cela pourrait être essentiellement chrétien ; malheureusement il s'en tient à la surface. Son interprétation de la première communion est tout au plus poétique : « L'âge des tendres communiants et celui de la naissante année confondent leur jeunesse, leurs harmonies et leurs innocences. Le pain et le vin annoncent les dons des champs prêts à mûrir, et retracent les tableaux de l'agriculture (2) ! »

Poétique encore, dans le mauvais sens du mot, nous apparaît son argumentation ; veut-il prouver à son tour la réalité du déluge universel ? Il écrit cette cantate : « Sachant combien l'homme perd aisément mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit et d'envahir ses grèves ; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres ; la cime des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts (3). » S'agit-il de démontrer l'existence de Dieu par la nature ? Il nous donne comme un raisonnement cette tirade : « Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, etc. (4). » Une description n'est pas un argument. Ar-

(1) *Le Temps*, 26 novembre 1895.
(2) *Œuvres*, III, 14.
(3) III, 42.
(4) III, 41.

rivé au sacrement du Baptême, Chateaubriand compose un paysage qui nous étonne : « Voyez le néophyte debout au milieu des ondes du Jourdain ; le solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa tête ; le fleuve des patriarches, les chameaux de ses rives, le temple de Jérusalem, les cèdres du Liban paraissent attentifs ou plutôt regardent ce jeune enfant sur les fontaines sacrées (1). » Tous ces hommages rendus au Dieu vivant par des éléphants, des chameaux, me touchent peu, et je suis touché par le petit sermon de saint François d'Assise aux oiseaux ; le discours de saint François me paraît d'une exquise naïveté, et celui de Chateaubriand me semble d'un art un peu trop facile, presque vulgaire. Pourquoi ? Est-ce parce que l'auteur du *Génie* veut me faire agenouiller, à ses côtés, près d'une vraie ménagerie ? Non pas, car, lorsqu'un primitif me représente, au milieu de l'adoration des Rois Mages, un chameau allongeant son long cou vers l'enfant Jésus, je n'ai pas plus envie de sourire qu'au sermon de François d'Assise. Pourquoi ? parce que le primitif et le saint ont une foi candide et rayonnante. Avec Chateaubriand on est obligé de se poser cette terrible question : Est-il de bonne foi ?

Dès l'apparition du livre la sincérité de l'auteur a été mise en doute par ses adversaires et ses ennemis personnels, comme Benjamin Constant (2). Sainte-Beuve n'a pas été fâché de reproduire une lettre de Constant à Fauriel, très dénigrante : « C'est difficile, quand on tâche pendant cinq volumes de trouver des mots heureux et des phrases sonores, de ne pas réussir quelquefois, mais c'est la plupart du temps un galimatias double, et dans les plus beaux passages il y a un mélange de mauvais goût qui annonce l'absence de la sensibilité comme de la bonne foi (3). » Ce n'est pas là simple propos de jaloux, c'est le mot d'un adversaire

(1) III, 13.
(2) *Revue bleue*, 20 janvier 1906, p. 65.
(3) *Chateaubriand et son groupe*, I, 188.

haineux, car on sent la haine jusque dans les passages que Benjamin écrivait par lui seul : « Je trouve toujours un plaisir infini à la lecture de Herder. Son septième livre sur l'origine et les progrès du christianisme est d'une philosophie étonnante. C'est tout à fait la contre-partie de l'absurde ouvrage de Chateaubriand. Herder était pourtant un théologien,... homme pieux et presque enthousiaste, mais la dévotion du cœur est moins exagérée que l'hypocrisie (1). »

Plus encore que B. Constant, c'est Sainte-Beuve qui contribue à diffamer la sincérité religieuse de Chateaubriand. Il s'appuie sur des hypothèses, ou même, si l'on veut, sur des raisonnements que je trouve bien tendancieux, comme celui-ci : Qu'était-ce, après tout, que Fontanes et même Chateaubriand ? des *Epicuriens qui avaient l'imagination catholique*. — Il y a des hommes qui ont ainsi l'*imagination* catholique indépendamment du fond de la croyance. Les pompes du culte, la solennité des fêtes, l'harmonie des chants, l'ordre des cérémonies, l'encens, le rayon mystérieux du sanctuaire, tout cet ensemble les touche et les émeut (2). » Qu'est-ce que prouve cette appréciation ? Simplement que Sainte-Beuve qui, au même passage, s'accorde tout au plus à lui-même la sensibilité chrétienne, n'est pas catholique pour son compte ; il raisonne comme tous les incrédules : ceux-ci ne peuvent admettre que les autres croient réellement. Mais Sainte-Beuve a d'autres arguments : il s'appuie sur un propos que Chateaubriand aurait tenu chez Mme Récamier : « Je crois en Dieu aussi fermement qu'en ma propre existence ; je crois au christianisme — comme grande vérité, toujours, — comme religion divine, tant que je puis ; puis le diable vient qui me replonge dans un grand doute que je suis tout occupé à débrouiller (3). » D'abord est-ce bien vrai ? Le mot

(1) *Journal intime*, p. 5.
(2) *Chateaubriand et son groupe*, I, 87-88.
(3) *Chateaubriand et son groupe*, II, 391.

a-t-il été dit juste dans ces termes ? Même en admettant que Chateaubriand ait parlé exactement ainsi, qu'est-ce que cela prouve ? Une boutade mondaine est-elle une déclaration de principes ? Qui sait si Chateaubriand n'a pas regretté ce lapsus comme une petite lâcheté ? Pour que Sainte-Beuve entraînât notre adhésion, il faudrait des textes plus authentiques. En voici un que le grand critique semble vraiment avoir trop habilement « sollicité » : Chateaubriand ayant écrit à Guéneau de Mussy : « Engagez M. Clausel à commencer le plus tôt possible son *édition chrétienne* », Sainte-Beuve ajoute en note : « Il s'agit de la petite édition du *Génie du Christianisme* à l'usage de la jeunesse et des écoles, de l'*édition chrétienne,* comme si, de l'aveu même de l'auteur, la grande édition ne l'était pas (1). » Il ne faudrait pas appliquer en critique littéraire les procédés des mauvais juges : « Donnez-moi une ligne de l'écriture d'un homme, disait un Laffemas quelconque, et je le ferai pendre. » — Le cas de Chateaubriand n'est pas pendable.

En somme, il me paraît que Sainte-Beuve, que d'autres après lui et d'après lui, ont nié la bonne foi de Chateaubriand parce qu'il a eu, après 1802, des mots malheureux dans ses conversations ou dans ses lettres. Mais peut-être que Sainte-Beuve, le maître de chœur, ne savait plus bien ce que c'est que la foi en général, et qu'il n'avait pas étudié assez exactement le cas de Chateaubriand : dans son enfance le jeune Breton possède la foi complète, puis il a une première crise de doute, suivie d'un premier retour à la foi ; à Paris, en Amérique et en Angleterre, il subit une seconde crise plus longue, plus forte, et il revient une seconde fois à la religion. Dans de pareilles conditions sa piété, même à l'époque où il écrit le *Génie*, ne pourra pas être la conviction pleine, sûre, inébranlable d'un Bossuet. Il en est de lui comme d'un explorateur qui a contracté la fièvre paludéenne. Même revenu à la santé, et de retour dans son pays, il souffre encore d'un virus qui

(1) *Chateaubriand et son groupe*, II, 361.

s'élimine lentement, et peut avoir des réapparitions, des poussées, pendant de longs mois encore.

En face de ceux qui nient la sincérité religieuse de l'auteur du *Génie*, s'est dressé M. l'abbé Bertrin ; dans sa thèse de doctorat, il a plaidé non coupable pour Chateaubriand, et du reste il a présenté un excellent argument moral tiré du caractère même de son héros : — On ne peut contester à Chateaubriand ni le sentiment de l'honneur, ni l'orgueil : s'il a dit qu'il était chrétien, c'est donc qu'il l'était (1). — Pour le reste de l'argumentation je remarquerai que, quand il s'agit d'un penseur qui a beaucoup changé, il ne faut discuter que par époques, et ne faire l'historique de ses sentiments qu'à l'aide de textes très rapprochés comme date de la période qu'on étudie. Il ne suffit pas de citer un mot de Mme de Chateaubriand : « M. de Chateaubriand nie tout, hors l'évangile (2). » Ce mot est tiré d'une lettre de 1846 : il est décisif pour cette année-là, mais n'a aucune valeur pour 1802. De même la deuxième et la troisième partie de cette thèse, sur les doctrines religieuses de l'auteur depuis sa conversion jusqu'à sa mort, nous éloignent du *Génie*, et ne prouvent pas en faveur de la sincérité de Chateaubriand au moment capital, quand il écrivait et publiait son apologie.

Nous ne devons faire état que des textes datés de 1802 ou très rapprochés de cette date. Je laisserai donc de côté de très belles choses très touchantes, qu'il a écrites quarante ans après, comme la lettre à Collombet de Lyon (3). Je ne citerai pas non plus sa curieuse description d'une procession à l'infirmerie Marie-Thérèse, écrite le 9 mai 1833 (4), ni sa profession de foi en 1826, dans la préface de sa réédition de l'*Essai* (5). Le morceau est superbe comme élo-

(1) *La sincérité religieuse de Chateaubriand*, p. 159 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 258.
(3) Latreille, *Chateaubriand*, p. 171.
(4) *Mémoires*, vi, 5.
(5) *Œuvres*, i, 245.

quence un peu agressive, mais il y a vingt-quatre ans entre cette préface et le *Génie*. Je n'ai trouvé en fin de compte que deux textes très voisins comme date de 1802 ; ils n'étaient pas destinés à la publicité : nous pouvons donc y trouver le véritable sentiment intime de Chateaubriand, sans aucune attitude devant l'opinion. Le premier, c'est une lettre qu'il écrit à M. de la Luzerne, le 8 novembre 1803, à propos de la mort de Mme de Beaumont : « Je crois que ces détails religieux plairont à une famille aussi pieuse que la vôtre ; mais si par hasard quelques membres de cette famille les désapprouvent, je les supplie d'observer que, quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tombeaux est respectable aux yeux de tous les peuples ; et que, sans être chrétien, on pourrait approuver des cérémonies chrétiennes, dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'espérance de les retrouver un jour (1). » Est-ce bien un catholique qui parle ainsi, ou un philosophe bienveillant pour le sentiment religieux ? Ou, si l'on veut que ce soit un catholique, est-ce bien un apôtre ? Ne dirait-on pas aussi bien un avocat qui plaide les circonstances atténuantes, ou un catholique mondain qui, d'un air gêné, s'excuse d'être catholique ? Le second texte va préciser la question, et nous montrer, je crois, ceci : quand, dans la vie courante, Chateaubriand cause religion, il le fait sur le ton de l'homme du monde, sérieusement au fond, et légèrement dans la forme. Dans une lettre à Mme de Custine, du 18 juin 1804, il lui reproche d'avoir fait faire à son fils sa première communion sans préparation suffisante, et il termine ainsi : « Voilà ce que vous avez gagné à raconter cela à un Père de l'Eglise, très indigne sans doute, mais toujours de bonne foi, faisant d'énormes fautes, mais sachant qu'il fait mal, et se repentant éternellement (2). »

(1) Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 388.
(2) Chedieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine*, p. 77.

Il y a là, ce semble, plus encore que de la sincérité : il y a un regret qui deviendra plus tard un vrai remords : dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe,* il a dit avec une sévérité qui doit nous rendre indulgents : « Un livre suffit-il à Dieu ? N'est-ce pas ma vie que je devrais lui présenter ? Or, cette vie est-elle conforme au *Génie du Christianisme ?* Qu'importe que j'aie tracé des images plus ou moins brillantes de la religion, si mes passions jettent une ombre sur ma foi (1) ! » Si, par sentiment de notre propre faiblesse, nous ne devons pas nous montrer très sévères pour l'auteur des *Mémoires*, nous trouvons là par contre l'explication de tout ce secret travail qui, depuis Benjamin Constant et Sainte-Beuve jusqu'aux plus récents critiques, a diminué chez les esprits impartiaux la confiance absolue dans Chateaubriand, et par conséquent l'influence de son livre. On est bien obligé d'appliquer à l'auteur du *Génie* ce qu'un moraliste singulièrement pénétrant et franc dit de ceux qui ne mettent pas leur conduite en conformité avec leur croyance : « Ceux-là n'ont pas d'action profonde sur les hommes, dans le sens du salut, qui ne confessent la vérité que des lèvres. Leur talent éblouit ou amuse, et ne persuade pas. Ils ne produisent que des demi-convictions ; leur illogisme apparaît et ruine leurs paroles, même éloquentes, même justes, même sincères, et nullement hypocrites (2). »

Cela dit, et il fallait bien le dire, on doit reconnaître que du côté de l'art, de la probité à la fois artistique et scientifique, Chateaubriand a fait tout ce qu'il a pu pour donner à son œuvre toute la valeur, par conséquent toute la portée qu'elle pouvait avoir. Il a mis près de trois ans à la mener à bien (3). Il a fait quatre plans successifs qui, rapprochés l'un de l'autre par M. Giraud dans un tableau synoptique, depuis la première édition anglaise du 19 août 1799 jusqu'à la véritable édition

(1) I, 180.
(2) René BAZIN, *Questions littéraires et sociales,* p. 235.
(3) V. GIRAUD, *Chateaubriand,* p. 113.

princeps du 14 avril 1802, montrent un lent et puissant travail de coordination (1). Il tient compte de tous les conseils, même des critiques que le philologue Boissonade lui envoie le 18 mars 1808 (2).

Il se documente de son mieux, empruntant des renseignements à W. Bartram (3), des vues à Gibbon (4), à Ballanche (5). Pour prendre un passage connu, et montrer le sérieux de la préparation, son célèbre portrait de Pascal est fait à l'aide d'un chapitre du *Siècle de Louis XIV*, du *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal* par l'abbé Bossut, de la *Vie de Blaise Pascal* par Gilberte Perier (6), ajoutons aussi, et surtout, à l'aide de son propre talent. Chateaubriand s'est beaucoup emprunté à lui même, en particulier à ses *Natchez* dont le meilleur a passé dans le *Génie* (7). Le livre est rempli de souvenirs, repris, mais transformés, comme un peintre qui retoucherait une vieille esquisse. Il en est ainsi du morceau intitulé « deux perspectives de la nature (8) ». C'est une description de la prière à bord d'un navire : « Quand je peignis ce tableau, dit-il, mes sentiments religieux s'harmonisaient avec la scène ; mais, hélas ! quand j'y assistais en personne, le vieil homme était vivant en moi : ce n'était pas Dieu seul que je contemplais dans la magnificence de ses œuvres. Je voyais une femme inconnue et les miracles de son sourire ; les beautés du ciel me semblaient écloses de son souffle ; j'aurais vendu l'éternité pour une de ses caresses (9). » On comprend dès lors pourquoi l'on trouve un certain trouble dans les beautés du *Génie du Christianisme*, mais ces beautés sont incontestables.

(1) *Chateaubriand*, p. 130-131.
(2) *Revue d'Histoire littéraire*, etc., 1898, p. 281.
(3) BÉDIER, *Revue d'histoire littéraire*, 1900, p. 116.
(4) Cf. Ernst DICK, *op. cit.*
(5) Cf. HERRIOT, *Mme Récamier et ses amis*, p. 295.
(6) L. BRUNSCHVIGG, *Revue d'Histoire littéraire*, 1905, p. 419 et suiv.
(7) *Mémoires*, II, 559, 561.
(8) *Œuvres*, III, 58-59.
(9) *Memoires*, I, 319.

Ai-je besoin d'ajouter que les idées du *Génie* eurent une influence profonde sur toute une génération, sur le monde religieux en particulier. Fontanes écrit à Joubert le 21 juillet 1803 : « Chateaubriand a vu le Pape, qui *lit son livre et qui l'a appelé son cher Chateaubriand*... Je vous ai souligné ses propres expressions (1). » Onze ans après, l'enthousiasme n'a pas faibli ; pendant les Cent-Jours l'auteur visite le Béguinage de Gand ; le *Génie* lui vaut une gracieuse réception dans l'enclos : « Partout où je vais, parmi les chrétiens, les curés m'arrivent, ensuite les mères m'amènent leurs enfants ; ceux-ci me récitent mon chapitre sur la *première communion*. Puis se présentent des personnes malheureuses qui me disent le bien que j'ai eu le bonheur de leur faire. Mon passage dans une ville catholique est annoncé comme celui d'un missionnaire et d'un médecin. Je suis touché de cette double réputation : c'est le seul souvenir agréable de moi que je conserve ; je me déplais dans tout le reste de ma personne et de ma renommée (2). » Se vante-t-il en parlant ainsi ? Oui, si nous en croyions Sainte-Beuve. Sans nier absolument l'influence religieuse du *Génie* sur les cœurs, le critique aime surtout à démontrer que ce livre a fait surgir une génération de « néo-chrétiens » ou encore de « jeunes chrétiens de salon » et qu'en somme on lui doit, au moins autant qu'une restauration de la piété dans les âmes, *une mode littéraire en religion* (3). Cette opinion est juste le contre-pied de la vérité, car le *Génie* au contraire a supprimé une mode philosophique en irréligion ; après le XVIIIe siècle et après Voltaire, il semblait ridicule, dans le meilleur monde, de s'avouer chrétien : après le *Génie* on trouve des catholiques qui répondent aux incrédules, tranquillement et simplement, même dans un salon : « Je suis catholique. » Cela, c'est l'œuvre de Chateaubriand. Ce que j'avance n'est pas une hypothèse ; nous avons là-dessus

(1) RAYNAL, *les Correspondants de Joubert*, p. 73.
(2) *Mémoires*, III, 509-510.
(3) *Chateaubriand et son groupe*, I, 330.

le témoignage d'un indifférent : d'Allonville constate que l'irréligion n'est plus de mise, qu'on en considère l'étalage comme une preuve de mauvais ton. Le goût même des lecteurs est changé : les libraires qui possèdent encore les œuvres des philosophes du XVIIIe siècle n'en trouvent plus la vente, et disent que ces livres-là ne sont plus bons qu'à être envoyés à l'étranger (1). Le *Génie* opère sur les esprits les plus réfractaires au sentiment catholique : « Savez-vous, dira plus tard Béranger à Chateaubriand, que j'ai commencé par être votre disciple ? J'étais fou du *Génie du Christianisme*, et j'ai fait des idylles chrétiennes : ce sont des scènes de curé de campagne, des tableaux du culte dans les villages et au milieu des moissons (2). »

L'effet produit est peut-être encore plus considérable sur la génération suivante, « nous, les admirateurs de son génie, nous, les enfants élevés sous son regard poétique ! » s'écrie Jules Janin : « il a préservé la jeunesse du faux scepticisme et de l'ironie voltairienne, cette chose qui dessèche et qui fane (3). »

Les femmes sont encore plus complètement conquises. Mme de Beaumont, quoiqu'elle soit « philosophe » à cette époque, écrit à Joubert, le 23 mai 1801, qu'elle vient d'entendre une première lecture du manuscrit : « En vérité je ne suis pas sortie du ravissement (4). » On peut encore trouver l'écho de tout cet enthousiasme féminin dans les mémoires de la mère de Lamartine, c'est-à-dire de l'esprit le plus pénétrant et le plus charmant.

Et ces générations de lectrices se passent le flambeau de l'admiration : le 13 novembre 1826, sans être en relations avec lui, la marquise Marie s'informe de sa santé et de celle de Mme de Chateaubriand : « Il me paraît simple de vous demander de vos nouvelles, et juste que vous m'en fassiez donner, car j'ai passé

(1) *Mémoires secrets*, IV, 317.
(2) *Mémoires*, V, 448.
(3) *Revue de Paris*, 1831, III, 111.
(4) RAYNAL, p. 130.

beaucoup d'années, je ne dis pas à vous admirer (l'admiration ne me donnerait aucun droit particulier auprès de vous), mais à vous chérir avec une attention que rien n'a pu détourner (1). » Elle est bouleversée de joie en recevant en réponse une lettre signée de « ce nom chéri, synonyme de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus beau dans ce monde (2) ». Un peu plus tard, le 16 décembre 1827, elle donne à sa tendre admiration pour l'auteur du *Génie* la forme qui pouvait peut-être le plus lui plaire : « Je voudrais être réellement une de ces fées bienfaisantes dont vous plaisantez, ou plutôt, si j'étais une sainte, si j'avais quitté la vie, s'il m'était donné de choisir ma récompense, je voudrais devenir votre ange gardien (3). »

On pourrait mesurer la valeur morale d'un écrivain à la valeur des hommages féminins qui montent jusqu'à lui. C'était du reste l'opinion de Chateaubriand lui-même, et sa franchise sur ce point blessa à tout jamais Sainte-Beuve, à ce que nous raconte Arsène Houssaye ; c'était à une des lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe* à l'Abbaye-aux-Bois : « Chateaubriand jouait à l'absence : mais tout en clignotant des yeux, il étudiait les physionomies, à moitié grisé par les exclamations admiratrices. Comme il y avait toujours en lui du breton tout bretonnant, il dit tout haut :

« Je ne m'inquiète pas de l'opinion des hommes ; M. de Buffon a demandé son carrosse pour ne pas ouïr le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre ; mais les femmes ne se trompent pas. »

« Merci ! » dit Sainte-Beuve (4).

Ce *merci* est devenu *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Un livre de cette longueur, et de cette valeur, ne peut pas ne pas avoir aliéné à Chateaubriand une partie de l'opinion. De plus tous les « penseurs » hos-

(1) *Un dernier amour de René*, p. 9.
(2) *Un dernier amour de René*, p. 14.
(3) *Un dernier amour*, p. 23.
(4) *Confessions*, v, 183.

tiles à l'influence chrétienne ont déclaré la guerre à l'auteur du *Génie*. M. Homais et M. Croulebarbe ne peuvent pas sentir Chateaubriand. A côté d'eux on trouve des écrivains, de très grands écrivains même, qui témoignent un mépris transcendant au christianisme romantique et à son prophète. Leconte de Lisle, qui n'était pas tendre, n'a pas craint d'écrire ceci : « Les germes épidémiques de mélancolie bâtarde qu'avait répandus çà et là la *Chute des feuilles*, se reprenaient à la vie et s'épanouissaient au soleil factice du *Génie du Christianisme* (1). »

La lumière que projette encore le *Génie* est-elle si factice que cela ? Le fond même de la thèse que Chateaubriand a soutenue est-il dénué de toute valeur ? A-t-il eu tort d'appuyer son apologie sur une esthétique, et de démontrer que le christianisme est la plus vraie des religions parce qu'il n'y en a pas de plus belle ? Il y a certes beaucoup d'autres arguments à apporter, d'une toute autre valeur intrinsèque. Mais, en 1802, était-ce donc inopportun de présenter ainsi la question aux lecteurs des Encyclopédistes ?

Sans doute, si le *Génie* était resté inédit, et si l'on venait tout à coup à le publier aujourd'hui même, il n'exciterait probablement qu'une froide curiosité, et les exégètes s'en préoccuperaient assez peu. Cela ne veut pas dire que tout ait irrémédiablement vieilli dans l'argumentation de Chateaubriand. La beauté du catholicisme exerce toujours son influence sur les cœurs des artistes (2). Lorsque le grand poète lyrique danois Johannès Jœrgensen, après avoir quitté la confession de Luther et passé du darwinisme au matérialisme, sent que la science athée ne lui suffit plus, il ne revient pas au protestantisme de son enfance, mais au catholicisme ; son éclatante conversion est due à un certain nombre de raisons déterminantes et en particulier à la beauté

(1) *Derniers poèmes*, p. 215.

(2) Sur la beauté et ses rapports avec l'idée de Dieu, cf. TONNELLÉ. *Fragments sur l'art et la philosophie* ; cf. Auguste NICOLAS *L'Art de croire*, I, 161-162.

du christianisme romain (1). Chateaubriand ne pourrait-il pas réclamer Jœrgensen pour un de ses pénitents ? Plus précisément encore on peut dire que la conversion de Huysmans a prouvé que le *Génie* n'avait pas encore perdu sa force de prosélytisme près d'un siècle après son apparition : quand, en 1892, Huysmans s'est converti à la Trappe, parmi les différentes raisons de croire qui avaient touché son âme d'artiste, il y avait la beauté de l'art chrétien, la poésie des églises gothiques, *le Génie du Christianisme* (2).

CHAPITRE III

René.

Certes on ne peut exagérer l'influence du *Génie*. Je ne vois pas, au début du XIXe siècle, un seul livre qui ait aussi puissamment touché les cœurs et charmé les imaginations. Mais de toutes les parties qui le composent, il y en a une qui agit à elle seule beaucoup plus que tout le reste ; ce n'est pourtant qu'un simple épisode, mais aussi c'est *René*.

Numériquement parlant, *René* est environ le trentième de l'œuvre totale, et pourtant on peut se demander si l'influence littéraire de *René* n'a pas été plus considérable que celle du *Génie*, si son influence morale n'a pas été au moins aussi grande que celle de

(1) Cf. Maurice MURET, dans les *Débats* du 28 janvier 1905.

(2) Analyse d'une conférence de M. l'abbé MUGNIER dans le *Petit Temps* du 20 mars 1895.

l'ouvrage tout entier. Du reste il est difficile, pour cet épisode, de distinguer son influence littéraire de son influence morale ; quiconque admire *René* comme œuvre d'art en subit plus ou moins le contre coup dans sa propre moralité.

Bien plus que du *Génie*, c'est de *René* que procède le romantisme en France : les disciples de Chateaubriand sont avant tout des lecteurs de *René* ; c'est là qu'ils ont pris le germe d'une maladie qui n'est pas tout le romantisme, mais qui en est une forte partie : l'orgueil mélancolique. Cette manie n'a été qu'une des formes transitoires du romantisme ; *René* ne serait donc qu'une époque rapide de la pensée française, s'il ne contenait que l'étude psychologique d'un travers disparu. Mais ce qui le range parmi les chefs d'œuvre durables, c'est qu'il abonde en remarques d'une portée générale, qui ne vieilliront pas plus que la psychologie des classiques ; ainsi cette note, en passant, sur la jeunesse : « Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années : le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies (1). » Une chose en plus lui assure la durée, et rend par conséquent plus intéressante l'étude de l'influence morale d'un livre qui, ayant encore des lecteurs, continue à agir sur la moralité ambiante : c'est la vie très forte et très bizarre du principal personnage.

On sait de reste que, comme nous l'avons vu pour les *Natchez*, *René* est le portrait de Chateaubriand. L'auteur lui-même nous prévient que c'est là l'image de ses plus secrètes pensées : « Personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur ; la plupart des sentiments y sont restés ensevelis, ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires (2). » On pourrait en effet à chaque instant expliquer René par des citations des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ou réciproquement : ainsi, dans les *Mémoires*

(1) *Œuvres*, IV, 666.
(2) GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 30.

Chateaubriand raconte sa dernière visite à Combourg désert (1) ; c'est exactement le pèlerinage de René au château de ses pères, etc. (2).

On a donc raison de dire qu'entre René et Chateaubriand il y a ressemblance, mais ce serait une grosse erreur de croire qu'il y a identité. L'auteur est infiniment plus calme que son héros. On sait dans quels transports la mort d'Amélie jette René ; ce n'est pas ainsi que Chateaubriand pleure sa propre sœur ; Joubert écrit à Molé, le 18 novembre 1804 : « Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable (3). » Ni la douleur ni la passion ne sont identiques entre le héros du roman et l'homme de la réalité. Qui se figurerait que dans sa vie passionnelle Chateaubriand a les procédés de René, celui-là se tromperait fort ; René est un sentimental, Chateaubriand a la tendresse dure et cinglante (4). René est tout d'une pièce, tandis que, comme l'a vu très justement un de ses récents biographes, Chateaubriand est compliqué : il y a en lui au moins deux hommes, ou pour mieux dire deux amoureux, l'un bon, spirituel, l'autre plein de brusquerie, morose, impérieux (5) ; il n'y a pas là de contradiction essentielle : Chateaubriand est charmant quand on l'aime comme il veut être aimé ; il est âpre, despotique, quand on veut le confisquer ; il ne se laisse pas mettre en tutelle : il défend les droits de son génie.

En somme René n'est pas tout Chateaubriand, et vaut moins que lui, mais c'est Chateaubriand qui donne à René cette grandeur, cette puissance maladive qui font son originalité et son influence morale.

(1) I, 166.

(2) *Œuvres*, IV, 672.

(3) JOUBERT, II, 331.

(4) CHEDIEU DE ROBETHON, p. 121-122 ; SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe*, II, 323.

(5) CHEDIEU DE ROBETHON, p. 128.

René est détaché du *Génie*, et publié à part. Ce n'est pas seulement par convenance que Chateaubriand agit ainsi ; il finit par comprendre que *René*, au lieu d'être un argument à l'appui de sa thèse religieuse, est en complète opposition avec la doctrine chrétienne. Vinet l'a remarqué : quelle est la morale de cette histoire ? C'est qu'il y aurait de telles infortunes que Dieu lui-même n'y pourrait rien. Comment Chateaubriand a-t-il pu songer un seul instant à intercaler dans une apologie du christianisme un roman qui conclut ainsi (1) ?

Bien entendu, Chateaubriand avait essayé d'atténuer le plus possible ces dissonances en faisant subir à son œuvre primitive des retouches religieuses. C'est ainsi qu'on trouve çà et là des morceaux à effet, qui peuvent se détacher d'autant plus facilement du contexte, qu'ils semblent y avoir été sertis après coup, comme le chant des cloches à la campagne (2). Un peu plus loin, c'est un mélange de religion et de philosophie sur les leçons de la mort (3).

René aime à prêcher, comme autrefois Chateaubriand lui-même sur le vaisseau qui le conduisait en Amérique ; mais lui non plus n'est pas un docteur très sûr. En guise de correctif l'auteur passe la parole à un religieux qu'il charge de critiquer la morale de René. Après avoir entendu les confidences du héros, et l'indulgente absolution octroyée par le vieux Chactas, le père Souël proteste avec sévérité contre toute cette morale très relâchée : « Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, Monsieur, un homme supérieur parce qu'on

(1) VINET, *Etudes sur la littérature française au XIX* siècle*, I, 255.

(2) *Œuvres*, IV, 666.

(3) *Œuvres*, IV, 665.

aperçoit le monde sous un jour odieux, etc. (1). »

Ce père Souël ne ressemble guère au missionnaire dans *Atala ;* il n'a rien de la sensibilité plus philosophique que religieuse du père Aubry, cousin-germain du sage vieillard de *Paul et Virginie ;* le père Aubry est un peu bénisseur : le père Souël, c'est le moine à la voix sévère, qui gourmande son pénitent, en l'entraînant d'une main rude dans la voie du salut. Sa robe de bure fait très bien, se détachant sur le fond du *Génie du Christianisme ;* mais à ses côtés René fait véritablement tache :

> ... unus et alter
> Assuitur pannus, late qui splendeat...

Telle est notre impression actuelle. Tâchons surtout de savoir quel fut l'effet produit sur les premiers lecteurs. Le succès littéraire de l'œuvre est véritablement grand. Un peu de l'âme de Chateaubriand passe dans l'âme de ses contemporains ; un peu de son génie se retrouve au fond des plus belles inspirations de ses disciples. La symphonie des cloches dans *Notre-Dame de Paris* (2) est l'orchestration grandiose de cette simple phrase mélodique de *René :* « Au milieu de mes réflexions, l'heure venait à frapper à coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons, et à toutes les distances, d'église en église (3). » Le génie plus sobre de Chateaubriand a mis en branle l'imagination gigantesque de Victor Hugo. Il en est de même dans le domaine moral : *René* a eu dans les consciences un retentissement considérable.

Le héros fatal n'a pas fait seulement battre des cœurs de femmes ; il a désorienté plus d'une intelligence masculine. Il domine le monde intellectuel au début du siècle, se dressant sur le piédestal immense où Chateaubriand l'a posé : « Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna... Je vis le soleil se lever dans l'immensité de

(1) IV, 677.
(2) *Ed. ne varietur*, I, 208-210.
(3) *Œuvres*, IV, 669.

l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces... Mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

« Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards ! qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoique vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés (1). »

Ce René, qui ne craint pas de rivaliser avec Pascal, émeut jusqu'aux adversaires : Benjamin Constant, qui déteste le *Génie du Christianisme,* est obligé de s'incliner devant cette statue qui n'est pourtant qu'un des bas-reliefs du monument : « Je regarde cet ouvrage comme une des plus belles choses qui aient été écrites dans la langue française ; mais lorsqu'à la fin du roman je trouve le discours sévère et juste du Père, je sais bon gré à l'auteur d'avoir réuni beaucoup de raison à la conception et à la peinture de toute l'exaltation et de tout le vague qui paraissent à la jeunesse au-dessus de la raison ; ce contraste rapide fait un effet extrême et d'autant plus grand que le lecteur ne s'attend pas à trouver l'auteur, qui a si bien décrit la rêverie de René, capable de la juger et de l'apprécier suivant les idées communes. Au reste, Chateaubriand a mis si peu de raison, ou plutôt tant de folie, dans le reste de ses cinq volumes, qu'il n'est pas étonnant qu'ayant voulu être raisonnable une fois, il ait trouvé une quantité de bon sens disponible (2). » La raillerie finale sur le *Génie du Christianisme* ne fait qu'ajouter de la valeur à l'hom-

(1) *Œuvres,* IV, 668.
(2) *Journal,* p. 348-349.

mage que le talent déployé dans *René* arrache à cette admiration dénigrante.

Si Benjamin Constant lui-même est à ce point remué, touché, presque troublé, on devine quels ravages *René* doit exercer sur des esprits moins nets et moins vigoureux. Plus de trente ans après, George Sand, jugeant *Obermann*, se rappelle le coryphée de tous ces jeunes premiers romantiques, et place à leur tête « René, type d'une rêverie douloureuse, mais non pas sans volupté, car à l'amertume de son inaction sociale, se mêle la satisfaction orgueilleuse et secrète du dédain... René signifie le génie sans volonté... Toutes les existences manquées, toutes les supériorités avortées se sont redressées fièrement, parce qu'elles se sont crues représentées dans cette poétique création (1). » George Sand voit nettement le péril : de pareilles œuvres sont souverainement dangereuses, car elles peuvent faire des ratés.

Chateaubriand finit par s'en rendre compte, un peu tard, et trouve les meilleures raisons du monde pour prouver que René n'aurait pas dû faire école, étant surtout l'étude d'un cas de tératologie (2). Mais si, dans son orgueil, et aussi dans les inquiétudes de sa conscience, Chateaubriand finit par regretter que son héros puissant ne soit pas demeuré solitaire, il est bien forcé de reconnaître, moitié charmé, moitié agacé, que René a eu d'innombrables rejetons : « Si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de Renés poètes et de Renés prosateurs a pullulé, etc (3). » Chateaubriand a-t-il forcé complaisamment sa responsabilité ? Non certes, il ne fait que constater la réalité, et ce qui le prouve bien, c'est l'acquiescement de Sainte-Beuve : « René est la plus belle production de Chateaubriand, la plus inaltérable et la plus durable ; il est son portrait même. — Il est le nôtre. — La maladie de René a régné depuis quarante-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1833, p. 679.
(2) *Mémoires*, II, 282.
(3) *Mémoires*, II, 281,

huit ans environ ; nous l'avons tous eue plus ou moins et à divers degrés (1). » Et de fait, dans *Volupté,* Sainte-Beuve étudie un état d'âme semblable, qui visiblement procède de *René* (2).

Le cas de René a été diagnostiqué d'une façon très sûre par un de ceux qui connaissent le mieux Chateaubriand et son entourage : « Cet ennui-là n'est plus celui de la nature et de la grâce, l'ennui de Pascal, l'ennui de Bossuet : il tient à la fois du doute et de l'orgueil... il est morbide (3). » Cet état d'esprit, commun au héros et à l'auteur du roman, serait chez Chateaubriand un souvenir de jeunesse, presque d'enfance, si nous en croyions ses Mémoires : au collège de Dôle, « le hasard fit, dit-il, tomber entre mes mains deux livres bien divers, un *Horace* non châtié, et une histoire des *Confessions mal faites*... Si j'ai, dans la suite, peint avec quelque vérité les entraînements du cœur mêlés aux syndérèses chrétiennes, je suis persuadé que j'ai dû ce succès au hasard qui me fit connaître au même moment deux empires ennemis (4). » Les « syndérèses » de René ne sont pas très vives : les entraînements du cœur l'emportent très loin. C'est l'histoire de l'auteur lui-même : dans sa vie, comme dans son œuvre, on sent reparaître périodiquement les accès du mal moral qu'il a contracté tout jeune : lui même, dans une lettre adressée en 1803 à Chênedollé et à Joubert, reconnaît le fait, et l'expose d'une façon magnifique : « Une comparaison m'est venue, en voyant la Seine limoneuse quoiqu'il fît un temps serein : c'est que, quand il y a eu des orages aux fontaines de la vie, c'est en vain que le reste coule sous un ciel pur, le fleuve reste teint des eaux de la pluie, et à soixante lieues comme à soixante ans de l'orage, on peut dire : les flots ou les jours ont été troublés à leurs sources (5). »

(1) *Chateaubriand et son groupe,* I, 383.
(2) *Volupté,* p. 267-269.
(3) PAILHÈS, *Mme de Chateaubriand,* p. 112.
(4) *Mémoires,* I, 93.
(5) RAYNAL, *Les correspondants de Joubert,* p. 178. — J'aurais voulu pouvoir placer ici une étude sur « René » pendant son séjour à Rome en 1803, mais les dimensions de cette brochure ne l'ont pas permis.

CHAPITRE IV

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem.

La première édition des *Martyrs* est de 1808 ; l'*Itinéraire* n'a été publié qu'en 1811, et pourtant, en bonne logique, on doit l'étudier avant les *Martyrs,* car le voyage lui-même a précédé l'élaboration du poème, pour lequel il avait été entrepris : dans la préface de la première édition, Chateaubriand l'avait dit très nettement : « je n'ai point fait mon voyage pour l'écrire ; j'avais un autre dessein... j'allais chercher des images, voilà tout. » Par un scrupule bizarre, Sainte-Beuve critique cet aveu de Chateaubriand ; il lui reproche de n'avoir fait que cela toute sa vie : « Trouver la plus belle phrase sur les descendants de saint Louis... la plus belle phrase sur Napoléon à Sainte-Hélène, la plus belle sur le tombeau de Jésus-Christ,... la plus belle phrase et la plus splendide sur la ruine et le cataclysme du vieux monde : qu'il y ait réussi, et il sera content (1). » Nous aussi nous en sommes contents, car il n'y a pas de vraiment belle phrase qui ne contienne une grande pensée.

Depuis la mort de Mme de Beaumont, Chateaubriand avait remis un peu d'ordre dans sa vie. Après avoir ramené, non sans mal, sa femme à son foyer, il avait été peu à peu conquis par cet esprit si original. Elle lui avait pardonné ses traits de jeunesse ; à certains moments même, elle les oubliait : après une maladie où Chateaubriand l'avait soignée avec un réel dévoûment, elle écrivait à Joubert, *cum grano salis* : « Le bon *Chat* est à la messe ; j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel, car en vérité il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre, et trop pur pour être atteint par

(1) *Chateaubriand et son groupe*, II, 75.

la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! Quelle patience ! Quelle douceur (1) ! »

Elle l'admire, et elle l'aime ; de Venise, où elle l'a accompagné, elle écrit à ses chers amis les Joubert, le 26 juillet 1806, qu'elle les a quittés pour suivre quelqu'un qu'elle aime encore plus qu'eux (2). Jusqu'au dernier moment elle espérait qu'il se laisserait attendrir, et l'emmènerait à Jérusalem ; mais il a été inflexible, et la voilà redevenue « veuve » (3) ! Les amis comprennent mieux que l'épouse la nécessité de ce voyage, et peut-être l'utilité qu'il y a à ce que Chateaubriand parte seul. Joubert expose tous les profits de ce voyage, dans une lettre à Mme de Vintimille : « Il reviendra riche de beaux sentiments et de belles imaginations, dont il agrandira son mérite, sa réputation, et la place qu'il occupe dans les esprits (4). » Chateaubriand avait aussi le désir et l'espoir de semer son éternel ennui sur les routes. L'*Itinéraire* est une de ses œuvres les plus gaies. Il avait pris du reste un plaisir d'enfant à faire très largement ses préparatifs : Joubert raconte avec un sourire indulgent le départ de l'explorateur : « Il avait pour voiture une grosse, grande et belle dormeuse : c'est son bâton de voyageur... Sur le siège, le frère de sa cuisinière, qu'il emmène à Constantinople, et qu'il s'est avisé d'habiller comme un *icoglan*... Il l'a affublé d'une espèce de turban bleu, orné de galons d'or, petite veste et pantalons de même couleur (5). »

Ne rions pas, et ne songeons pas au départ de Tartarin pour le pays des Teurs. C'est par scrupule d'historien et de géographe que Chateaubriand s'inonde ainsi de couleur locale, dès le départ, car sa prétention est d'avoir dit la pure et simple vérité, sans ombre d'embellissement (6). Beaucoup de lecteurs ne croient

(1) Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 246.
(2) Raynal, p. 211.
(3) Raynal, p. 217.
(4) Joubert, ii, 351.
(5) Joubert, ii, 350.
(6) *Mémoires*, iv, 93.

pas à cette véracité : d'aucuns même prétendent vérifier le témoignage de Chateaubriand à l'aide de la déposition de son valet de chambre Julien. Avec une bonne foi mêlée d'un peu de morgue seigneuriale, Chateaubriand s'était amusé, dans ses propres Mémoires, à citer quelques fragments du journal de son humble compagnon, « afin de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences (1). » Le pauvre grand homme a été pris au mot ; le journal de Julien a été publié in extenso, et très démocratiquement mis au-dessus de l'*Itinéraire ;* dans la comparaison des deux textes, on adopte souvent le principe critique que voici : tout ce que dit Julien est vrai, et toutes les fois que Chateaubriand n'est pas d'accord avec son valet de chambre, c'est ce dernier qui a raison. Pourtant les deux récits se complètent plutôt qu'ils ne s'opposent ; par exemple prenons la traversée vers la Terre Sainte ; Julien ne fait attention qu'aux gens qui ont le mal de mer, et Chateaubriand ne parle que du bonheur des pèlerins qui voguent vers Jérusalem. Y a-t-il contradiction, et l'auteur de l'*Itinéraire* a-t-il menti ? Mais non ; il y avait certainement à bord des gens qui n'avaient pas le pied marin, et Julien n'a vu que ceux-là ; il y avait aussi des fidèles transportés de joie, et Chateaubriand n'a vu que ceux-ci :

trahit sua quemque voluptas.

Il a écrit un livre de bonne foi, qui est en même temps un chef-d'œuvre, et c'est avec bien du regret que je ne parle ni des beautés artistiques qui fourmillent, ni de la splendeur du style. Mais il nous faut songer surtout à la substance même de l'ouvrage, aux idées qu'il contenait, et qu'il a semées dans les âmes.

Comme il l'avait déjà fait dans le *Génie*, dès le début de son livre il porte un défi à la philosophie ; dans l'Adriatique, une tempête survient : aussitôt l'équipage se met en prière : on suspend une lampe devant l'image

(1) *Mémoires*, II, 507.

de la Sainte Vierge : « J'ai fait remarquer ailleurs combien il est touchant, ce culte qui soumet l'empire des mers à une faible femme. Des marins à terre peuvent devenir des esprits forts comme tout le monde ; mais ce qui déconcerte la sagesse humaine, ce sont les périls : l'homme dans ce moment devient religieux, et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête, que la lampe allumée devant la Madone (1). »

Puis le voyageur arrive en Grèce ; il visite Athènes ; il fait lui aussi sa prière sur l'Acropole, mais il ne veut éveiller en nous que les grandes idées chrétiennes, la tristesse qui sort des choses purement humaines, et la résignation qui ne peut venir que de Dieu (2). Après le voyage, le pèlerinage commence : la Terre Sainte apparaît dans le lointain ; c'est d'abord le Carmel qu'on aperçoit, et Chateaubriand note son impression, d'autant plus sincère qu'elle est plus calme (3). Puis c'est la description de la Judée, qui ne manque pas de grandeur, certes (4). Le morceau est éloquent, mais un peu froid. J'y cherche de l'émotion, et je n'en trouve pas plus que dans les merveilleux tableaux que Loti a rapportés de la Judée ; j'en trouve surtout beaucoup moins que dans le *Jésus-Christ* du P. Didon. L'art est prestigieux, mais l'artiste n'est guère remué. Les monuments eux-mêmes ne lui disent pas grand'chose : la description de l'église de Bethléem est à noter : « Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine. Elle est enrichie de tableaux des écoles italienne et espagnole. Les ornements ordinaires de la crèche sont de satin bleu brodé en argent (5). » Que l'ombre de Chateaubriand me pardonne, mais vraiment on croirait lire les notes de voyage d'un touriste Cook. Dira-t-on que l'auteur du *Génie* témoigne ainsi son mécontentement de voir des fanfreluches en un pareil lieu ? Alors

(1) *Œuvres*, IV, 47.
(2) IV, 93-93.
(3) IV, 129.
(4) IV, 116.
(5) *Œuvres*, IV, 141.

prenons le récit de sa visite au Saint Sépulcre : quelle déception ! « Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être... quels furent les sentiments que j'éprouvai en pénétrant dans ce lieu redoutable ; je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint Sépulcre, les regards attachés sur la pierre sans pouvoir les en arracher... Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant je ne sentis que ma faiblesse (1). » Vraiment ce n'est pas la peine de s'appeler Chateaubriand et d'être l'auteur du *Génie du Christianisme,* pour ne trouver que cela ! Pourquoi l'amour de Dieu ne l'a-t-il pas mieux inspiré ? Qu'y a-t-il donc au fond de son cœur ? Chateaubriand n'a pas encore dépouillé le vieil homme : il est toujours René.

Depuis longtemps Sainte-Beuve avait attiré notre attention sur une page des *Mémoires d'Outre-Tombe,* qui semble en effet, au premier abord, expliquer très clairement pourquoi la partie religieuse de *l'Itinéraire* présente tant de froideur (2) : Chateaubriand n'aurait entrepris ce voyage de Jérusalem que pour attendrir le cœur d'une grande dame qui devait aller attendre à l'Alhambra le pèlerin couvert de gloire. — Cette page, du reste, suivant une très curieuse remarque de M. l'abbé Bertrin, n'existe pas dans le texte publié par Chateaubriand (3). M. l'abbé Bertrin a retrouvé le document dans la copie authentique du manuscrit original, faite par Pilorge, secrétaire de Chateaubriand, revue, corrigée et signée par l'auteur. Sainte-Beuve n'avait donc pas inventé le passage pour déconsidérer l'auteur du *Génie,* mais il l'avait cité d'après ses notes, d'une façon inexacte : il l'avait pour ainsi dire retouché, ou plutôt « sollicité » ; voici le texte publié par

(1) IV, 159-160.

(2) *Chateaubriand et son groupe,* II, 71-72 ; I, 101.

(3) *La sincérité religieuse,* p. 337.

M. Bertrin, le seul qui, en saine critique, puisse compter désormais : « Mais ai-je tout dit dans *l'Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémone et fini au pays de Chimène ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée remplissait mon âme ; je dévorais les moments. Sous ma voile impatiente, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais l'Aquilon pour cingler plus vite. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle (1). » Quelle conclusion devons-nous tirer de ce texte ? D'après M. Bertrin, si Chateaubriand a voulu le supprimer, c'est que, en le relisant, il ne le trouvait pas assez exact : du moment que Chateaubriand l'a biffée, cette page « ne compterait plus : elle serait nulle et non avenue (2) ». Je pense tout différemment. Sans doute Sainte-Beuve a commis un véritable abus de confiance en publiant un aveu qu'il avait entendu à l'Abbaye-aux-Bois, ou lu sur le manuscrit que lui avait confié l'auteur ; mais nous n'avons pas à faire ici le procès de Sainte-Beuve, nous devons juger Chateaubriand : il a écrit ces lignes, il avait eu cette pensée : donc l'auteur de l'*Itinéraire* avait au fond du cœur une préoccupation tout humaine au moment où il semble qu'il n'aurait dû ressentir que des élans religieux. Son art est splendide, mais l'idée qu'il dissimule n'est guère édifiante. Dans son récit, Chateaubriand parle de l'arbre de Judée qui porte « une pomme agréable à l'œil, mais amère au goût et pleine de cendres (3) ». C'est bien là l'arrière-goût que l'on éprouve de temps en temps en savourant le livre. Le moi de l'auteur y apparaît, plus orgueilleux peut-être que jamais, s'imposant à nous avec une sorte de défi à la Jean-Jacques. Quel-

(1) BERTRIN, *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, p. 74. — Sur ce roman de l'Alhambra, cf. FALLOUX, *Mme Swetchine*, I, 214 ; PALÉOLOGUE, *Profils de femme*, p. 207, 256 ; BERTRIN, *La Sincérité*, p. 335 et suiv.

(2) *La Sincérité*, p. 342.

(3) *Œuvres*, IV, 148.

que chose pourtant nous semble changé dans la figure de « René » : il a vieilli. Ce n'est plus le jeune homme fier de sa liberté dans les solitudes de l'Amérique, ravi par les beautés exotiques, oublieux de la vieille patrie : le voyageur de trente-huit ans commence à connaître la nostalgie (1).

C'était un charme de plus qui s'ajoutait à toutes les anciennes séductions de l' « Enchanteur ». Les lecteurs furent transportés, et surtout les lectrices ; combien pensaient ce que lui écrivait la princesse Marie : « Je n'ai pas voulu lire vos derniers ouvrages. Il y a quatre ans,... la lecture de l'*Itinéraire* me ramena *trop* à vous. En vous lisant, on éprouve une admiration passionnée qui détourne de tout, et l'âme s'abreuve d'une sorte de tendresse vague qui ne trouve rien digne d'elle, et ne sait où s'attacher (2). » Toujours ce quelque chose de troublant, et de trouble, que nous retrouverons jusque dans les *Martyrs*.

CHAPITRE V

Les Martyrs.

Il les avait préparés à Rome en 1803, au moment de sa grande crise de désespérance (3). Il continue sa lente élaboration rue de Miromesnil, puis à la Vallée aux Loups (4). Il y travaille près de cinq ans encore. C'est une œuvre de longue haleine et d'une sévère probité artistique.

(1) IV, 79.
(2) *Un dernier amour de René*, p. 249-250.
(3) PAILHÈS, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 149.
(4) *Mémoires*, II, 469.

Quelle en est la valeur historique ? Elle serait très faible si nous en croyions un critique qui a voulu retrouver dans le *Rise and Fall* de Gibbon tout ce qui, dans les *Martyrs,* touche à l'histoire politique, morale, intellectuelle et religieuse de Rome (1). Il est difficile d'admettre que quelques indications de textes empruntées à Gibbon diminuent le mérite scientifique des *Martyrs*. Mais il est, dans ce poème, un défaut plus grave qui, s'il ajoute à l'intérêt romanesque et vivant du livre, en diminue singulièrement l'exactitude scientifique : c'est l'anachronisme voulu et perpétuel. Quelle confiance pouvons-nous avoir dans le récit de la grande persécution du IIIe siècle, quand nous constatons que Chateaubriand l'a écrite le cœur tout plein des souvenirs de 93 (2) ? Sont-ce bien les sophistes pullulant sur la décadence de Rome que nous trouvons au livre IV, ou n'avons-nous pas là plutôt la satire des philosophes, des idéologues détestés de Napoléon ? N'est-ce pas Napoléon lui-même dont les yeux brillent sous le masque de Dioclétien (3) ? Et de même Velléda est-elle si « druidesse » que cela ? Regardons son portrait dessiné avec amour : « Cette femme était extraordinaire. Elle avait, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard était prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étaient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses, ; il y avait dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art (4). » Pour illustrer cette page il suffirait de mettre en regard la reproduction du portrait de Mme de Custine par Campana. Velléda est une française ; elle a été aimée par Chateaubriand. Quant à Eudore, je ne prétends pas faire une découverte en disant que c'est la dernière incarnation de René, l'ultime avatar de

(1) DICK, livre cité, p. 161.
(2) *Œuvres*, III, 491.
(3) III, 390.
(4) III, 432.

Chateaubriand. Eudore, en Armorique, habite un castellum qui ressemble singulièrement à Combourg en Bretagne (1). Lui aussi modèle avec ses rêves une Sylphide. Lui aussi devient incrédule à Rome, puis se laisse reprendre par le catholicisme chez les Francs, pour retomber à nouveau, et revenir enfin à la foi sous l'aiguillon de la mort (2). Pour bien comprendre Eudore il faut rapprocher sans cesse les *Martyrs* des *Mémoires d'Outre Tombe :* l'auteur lui-même nous y a engagés : « Les souvenirs de ma vie militaire se sont gravés dans ma pensée ; ce sont eux que j'ai retracés au sixième livre des *Martyrs* (3) ». Cet Eudore ne peut donc pas être un chrétien, un martyr des premiers temps de l'Eglise : il est pourtant très vivant ; qu'est-ce donc en somme que le héros du livre, et le livre lui-même, au point de vue historique ? Chateaubriand n'avait pas trouvé le mot de Michelet, mais il avait découvert la chose avant lui : son histoire épique est une résurrection ; une résurrection véritable et parfaite ? Non certes, mais l'historien-poète a fait revivre les morts en les animant de sa propre vie, et c'est déjà un fort joli tour de force.

Les ambitions de Chateaubriand étaient encore plus hautes : il ne voulait pas seulement faire un livre d'histoire, mais encore édifier une épopée chrétienne qui pût servir de preuve à l'appui des théories du *Génie :* « J'ai avancé, dit-il dans la préface de la première édition des *Martyrs,* que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple (4). » L'idée était ingénieuse et difficile : Sainte-

(1) *Œuvres,* III, 428.
(2) III, 438.
(3) *Mémoires,* II, 76. — Cf. *Œuvres,* III, 404.
(4) III, 361.

Beuve, qui ne s'est guère placé pour juger les *Martyrs* qu'au point de vue littéraire, reconnaît en fort bons termes que Chateaubriand a presque réussi (1). Mais, pour qui cherche à juger surtout la valeur morale du livre, des réserves plus nettes s'imposent. Au merveilleux païen, qui suffisait à Boileau, Chateaubriand a voulu substituer le merveilleux chrétien : c'est très bien ; seulement il a eu le tort de calquer le second sur le premier, de changer les dieux en anges ou en démons, de remplacer Pluton par Belzébuth, etc. Il s'est aperçu, mais plus tard, et trop tard, qu'il avait simplement modifié les noms des vieilles machines épiques de l'Enéide, au lieu d'animer son poème d'une foi que n'avait pas connue Virgile (2). Cette partie de l'œuvre est caduque. Seules les scènes de l'Enfer au livre VIII semblent un peu vivantes ; à coup sûr elles sont plus animées que la description du Paradis, et la raison en est très simple : nous imaginons toujours plus fortement le malheur que le bonheur : il est facile, par la pensée, de décupler, de centupler la souffrance, tandis que le bonheur, dont nous connaissons la limite humaine, s'évanouit, s'évapore, si nous essayons de le sublimer. Aussi la description du ciel dans les *Martyrs* est-elle manquée, tristement manquée : ce ne sont que murailles de jaspe, galeries de saphirs et de diamants, illuminations où les étoiles et les soleils remplacent les lampions ; Chateaubriand termine, très justement, sa description par cet aveu : « Les paroles grossières que la Muse est forcée d'employer nous trompent (3). » Chaque fois qu'il s'aheurte à semblable difficulté, il proclame son impuissance : mais alors pourquoi essayer l'impossible ? Seules les époques de foi pure et parfaite ont su trouver des symboles naïfs et touchants qui pouvaient traduire à l'imagination les dogmes sans les déformer. Pour faire comprendre la pérennité du bon-

(1) *Chateaubriand et son groupe*, II, 46.

(2) *Mémoires*, III, 15.

(3) *Œuvres*, III, 380.

heur des élus, le moyen âge avait conté l'histoire du moine écoutant chanter l'oiseau blanc merveilleux pendant cent années qui ne lui paraissent qu'un moment. Qu'est-ce que Chateaubriand imagine, lui, pour nous prouver que l'amour chrétien est bien supérieur à l'amour païen ? « L'ange des saintes amours », Uriel, qu'il habille de la défroque de Cupidon (1). Le lecteur en conclut que, décidément, le vieux Boileau n'avait pas eu tellement tort de dire :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

La forme religieuse du livre est donc fort discutable ; que devons-nous penser du sentiment religieux qui anime l'œuvre intérieurement ? Il ne faudrait pas juger les *Martyrs* au point de vue de la stricte orthodoxie, car Chateaubriand n'est pas précisément un docteur grave. Le protestant Guizot lui avait reproché une hérésie (2), et Chateaubriand, obligé de reconnaître qu'il avait employé à tort le terme « racheté », annonçait qu'il allait changer le mot (3). Mais il ne supprimait pas tout le livre III, où Sainte-Beuve a fait remarquer avec une ironie joyeuse que l'auteur du *Génie* a l'air de vouloir refaire le christianisme : « Dans le dialogue qui se passe au Paradis entre le Père Eternel et le Rédempteur, il est question d'Eudore comme d'une nouvelle *victime,* d'une nouvelle *hostie*. On dirait vraiment que la première et grande victime ne suffit pas (4)... » Plus loin encore, au XXIVe livre, Chateaubriand dit solennellement : « L'hostie était acceptée : la dernière goutte du sang du juste allait faire triompher cette religion qui devait changer la face de la terre (5). » De qui peut-on parler en ces termes ? de Jésus-Christ seulement ; et pourtant c'est d'Eudore

(1) III, 449.
(2) Guizot, *Mémoires*, I, 10, 377 et suiv.
(3) Pailhès, *Chateaubriand, sa femme*, etc., p. 446-447.
(4) *Chateaubriand et son groupe*, II, 9.
(5) *Œuvres*, III, 531.

qu'il est question. Si Chateaubriand s'était mieux rappelé son catéchisme, il n'aurait pas eu l'air d'oublier que les torrents de sang versés par les martyrs ne valent pas une goutte du sang de Jésus. Sa grande et fondamentale erreur est d'avoir voulu faire de son Eudore un second Christ.

Avons-nous dit tout l'essentiel sur les *Martyrs,* après en avoir souligné les défectuosités ? Suivant le conseil de Chateaubriand, préconisé par l'auteur de la *Préface de Cromwell,* quittons « la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés. »

Même dans les scènes de passion humaine, on constate un véritable progrès moral chez Chateaubriand. Il est toujours l'enchanteur, mais on le sent aussi plus sincèrement, plus profondément chrétien. Ainsi au livre XII, dans l'entrevue d'Eudore et de Cymodocée, règne une pureté ardente inconnue de *René :* à la déclaration d'Eudore, Cymodocée répond en pleurant : « Tes paroles sont douces comme du miel et perçantes comme des flèches. Je vois bien que les chrétiens savent parler le langage du cœur. J'avais dans l'âme tout ce que tu viens de dire. Que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer (1) » Et sans doute il y a d'autres raisons plus fortes, plus graves, moins humaines, qui doivent pousser l'homme à embrasser la religion d'Eudore. Mais on ne peut demander à chaque écrivain, fût-il le plus génial du monde, que de chanter sa propre chanson. Chacun comprend l'apologétique à sa façon, et Chateaubriand pouvait prétendre que sa manière à lui en valait bien une autre ; Pascal, qui savait si bien adapter ses démonstrations à la volonté de son disciple, l'a dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point... C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison (2). » Avons-nous, dans la littérature française, beaucoup d'apologistes qui

(1) *Œuvres,* III, 451.
(2) *Pensées,* art. XXIV, p. 5.

aient su, mieux que l'auteur des *Martyrs*, rendre Dieu sensible à un cœur troublé, c'est-à-dire au cœur humain ?

Il a su encore décrire, d'une façon touchante, la vie des chrétiens persécutés, éveiller dans les esprits cette idée surhumaine que l'on peut trouver le bonheur dans la tribulation. Relisons, au livre VII, l'histoire du prêtre Zacharie, esclave volontaire chez les Francs ; elle est faite avec des fragments de l'histoire de saint Vincent de Paul, avec des souvenirs de la vie des prêtres insermentés, avec le charme de la poésie biblique perdu depuis *Athalie* et retrouvé par Chateaubriand ; quoi de plus pur, de plus religieux, que la séparation de Zacharie et d'Eudore (1) ?

La critique ne comprit pas, dès le premier jour, tout le mérite du livre, guidée qu'elle était par la censure, et même par la police. Il ne fallait pas être grand clerc pour retrouver dans la peinture de l'entourage de Dioclétien un tableau de la cour impériale (2). Tous les adoucissements conseillés à l'auteur par la prudence de ses amis n'avaient pu donner le change aux limiers de Fouché (3). Malgré les prières de Mme de Custine, le ministre de la police tardait à intervenir efficacement (4). Enfin les difficultés s'aplanirent, et Chateaubriand n'hésita pas à proclamer le duc d'Otrante son *grand ami*, un *homme divin* (5). La reconnaissance de Chateaubriand se trompait d'adresse, et aurait dû remonter plus haut : Mme de Chateaubriand raconte dans ses *Mémoires* que Napoléon lui-même, accompagné de Duroc, était venu incognito, pendant leur absence, visiter la Vallée-aux-Loups, et qu'après son départ on avait trouvé près de la tour une branche de laurier piquée dans un peu de terre fraîchement remuée ; en dessous, un gant de peau enfoui par le mystérieux visi-

(1) *Œuvres*, III, 419.
(2) *Mémoires*, III, 16.
(3) V. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 214.
(4) CHEDIEU DE ROBETHON, p. 106.
(5) BARDOUX, *Mme de Custine*, p. 182.

teur : n'était-ce pas une façon de proposer à Chateaubriand d'enterrer la hache de guerre, comme aurait dit le vieux Chactas (1) ?

La visite était restée secrète, et l'animosité de Napoléon contre Chateaubriand était notoire ; les critiques, qui ne se souciaient pas d'être les ennemis de César, se montrèrent durs : Esménard, par exemple, dans le *Mercure* de mai 1809, mettait Chateaubriand à peu près sur le même rang que Marmontel ou même que Bitaubé ; il estimait que l'on devrait peut-être bannir les *Martyrs* d'une bibliothèque chrétienne en couronnant Chateaubriand de fleurs, etc.

Qu'importent ces critiques d'un jour à celui qui a le don des pleurs ? Ballanche ne pouvait pas prononcer le simple nom de Cymodocée sans verser à l'instant des larmes (2). Toute une génération fut profondément remuée par l'œuvre : les esprits les plus divers étaient conquis. Chateaubriand a dit dans ses *Mémoires* qu'Augustin Thierry avait appris à son école une nouvelle façon de comprendre et d'écrire l'histoire (3) ; le 25 février 1840 en effet, A. Thierry écrivait dans la préface de ses *Récits Mérovingiens* la page que tout le monde connaît : c'est le plus éclatant hommage qu'ait reçu Chateaubriand.

Derrière les *Martyrs* se déroule un long cortège de romans français et étrangers, qui en procèdent plus ou moins directement, mais que l'on doit rattacher à l'évolution du roman historique commencée par Chateaubriand ; les *Derniers jours de Pompéi* de Bulwer Lytton ; le *Quo vadis* de Sienkiewicz, etc. Chateaubriand pouvait contempler la suite des *Martyrs* avec plus de complaisance et de tranquillité que la descendance de *René*. Il se rendait compte du reste que la partie durable de son œuvre était achevée ; à la fin des *Martyrs* il fait ses adieux à la poésie avec une éloquente tristesse : « O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière

(1) PAILHÈS, *Mme de Chateaubriand*, p. 35.
(2) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe*, II, 68.
(3) *Memoires*, V, 418 et 546-547.

aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures !... Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie, et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité (1). »

(1) *Œuvres*, III, 528-529.

CONCLUSION

Telle était probablement l'intention de Chateaubriand, mais 1815 allait tout modifier. Ses œuvres historiques sont peu considérables; au contraire ses œuvres politiques remplissent un des gros volumes de notre édition. Il n'appartient plus, à partir de cette date, à la littérature que par les *Mémoires d'Outre-Tombe* et par sa *Correspondance,* qui n'est pas encore réunie.

On peut se demander si, dans cette nouvelle carrière, il a grandi ou s'il s'est diminné. Devant A. de Vigny on regrettait un jour que Chateaubriand eût abandonné les lettres pour la politique : « Oui, ajouta Vigny, M. de Chateaubriand s'est fait diplomate comme Dieu s'est fait homme. Il faut espérer que ce sera aussi pour nous sauver ; mais il est descendu du ciel (1). »

Je n'ai pas à retracer ici la carrière politique de Chateaubriand, ni ces polémiques du *Conservateur* qui rappelaient à un bon appréciateur l'ironie de Pascal (2), ni ses brochures dont quelques-unes sont restées célèbres ; je cherche surtout à étudier, dans la vie active de Chateaubriand, l'application des idées morales qu'il avait développées dans sa vie contemplative, pour les mieux contrôler. Ce qui me semble dominer toute cette période, c'est un immense orgueil nuancé de vanité : ce sentiment se manifeste assez bien dans une lettre qu'il écrivait au duc de Fitz-James, le 3 juil-

(1) M. Albert, *Géraud*, p. 226.
(2) *Id., ibid.*, p. 218-219.

let 1814 : « Le Roi, Monsieur le Duc, a bien voulu me laisser espérer qu'il me donnerait la croix de Saint-Louis ; dans le cas où j'obtiendrais cet honneur, j'oserais en solliciter un autre, ce serait d'être reçu chevalier par Monsieur. J'ai été armé chevalier du Saint-Sépulcre avec l'épée de Godefroy de Bouillon au tombeau de Jésus-Christ. N'était-ce pas pour me rendre plus digne de recevoir l'ordre de Saint-Louis de la main de l'illustre frère du Roi très chrétien (1) ? »

Puis c'est une fermeté qui ne s'émeut de rien : en 1832, à soixante-quatre ans, sous le prétexte d'une conspiration un peu vague, Chateaubriand est mis en prison, sans en être troublé (2). Il n'admet pas la monarchie de juillet ; est-ce par fidélité de cœur aux Bourbons ? C'est peu probable ; le résumé de sa carrière politique, depuis 1815, a été fait de main de maître en quatre lignes : « Il est toujours fidèle à la vieille royauté, mais d'une fidélité dédaigneuse, insolente parfois ; aussi a-t-on pu le comparer à ces femmes acariâtres qui, sous prétexte qu'elles ne trompent pas leur mari, se croient le droit de lui dire qu'elles ne l'aiment pas (3). » Au fond Chateaubriand n'a jamais été fidèle qu'à lui-même ; il n'a jamais respecté que ses propres droits ; et, sur sa carrière politique après 1815, je ne dirai rien de plus que ceci : Chateaubriand, à partir de cette date, ne relève plus que des malices de M[me] de Boigne (4).

A côté de sa vie politique, sa vie sentimentale continue ; même pendant que l'ambition l'emporte, il ne renonce pas aux entraînements du cœur. Il continue à récolter des témoignages d'admirations féminines (5). Longtemps il reste le grand vainqueur. Qu'est-ce que cette comédie moderne, *la vieillesse de Don Juan*, à

(1) *Annales romantiques*, 1906, p. 64.
(2) Jouin, *David d'Angers*, p. 62.
(3) Thureau-Dangin, *Monarchie de Juillet*, II, 200.
(4) *Mémoires de la comtesse de Boigne*, passim, et notamment, III, 112-113, 142-143, 225-228, et surtout, 428-433 ; IV, 40, 102 104, 137.
(5) *Mémoires de M[me] de Genlis*, VII, 164. Stern, *Mes Souvenirs*, p. 142.

côté de cette page merveilleuse qu'on pourrait intituler « la vieillesse de Chateaubriand », où l'auteur de *René* a dit, avec plus de passion et d'éloquence que le duc de Silva dans *Hernani*, la rage de l'homme vieux qui ne se sent plus fait pour être aimé. (1) Que de souvenirs Chateaubriand vieilli devait voir se dresser un instant, puis s'évanouir devant ses yeux fatigués ! Ne prenons que les tout derniers. C'est, suivant le mot d'A. de Musset, la plus innocente des bonnes fortunes (2), que son roman par lettres avec la marquise Marie de V... ; elle n'est plus une inconnue (3); je continuerai pourtant à respecter son incognito, car elle eût été au désespoir de se voir nommée par l'histoire littéraire. On dirait, à lire sa correspondance, que nous avons là la plus exquise élève de Mme de Sévigné. Le 1er mars 1828 elle raconte à Chateaubriand son ravissement devant un soleil couchant, dans les montagnes : « Un nuage d'or brillait, isolé ; il venait lentement du nord, et me fit penser à vous (4). » Et le coquet de répondre : « Vous avez pris un nuage pour moi. Vous avez raison : je passerai bientôt, mais je n'aurai que la courte existence de votre nuage et non sa beauté (5). » Dans cette correspondance les lettres de la marquise Marie sont plus intéressantes et plus belles que les réponses de Chateaubriand, parce qu'elle y met tout son cœur tandis que lui y met surtout de l'esprit. A côté de cette délicieuse figure de femme dévouée, le visage de Chateaubriand apparaît dur, froid comme l'égoïsme. On retrouve dans ses lettres sa vieille mélancolie qui tourne au pessimisme, à une sorte de fatalisme vaniteux : « Mon âme est triste et malheureuse. Je crois déjà le lui avoir dit : je porte malheur... C'est ma destinée ; elle m'emporte, moi et tout ce qui s'attache à moi (6). »

(1) V. Giraud, *Chateaubriand*, p. 16 et suiv.
(2) E. Faguet, *Revue latine*, 1903, p. 332.
(3) Jules Lèche, *Journal des Débats* du 24 juillet 1903.
(4) *Un dérnier amour de René*, p. 71.
(5) *Ibid.*, p. 75.
(6) *Ibid.*, p. 66-67.

Une seule de ces *mille* lettres avait su résister à cette jettature que s'attribue Chateaubriand, « celle que tous les poètes ont aimée, disait Quinet, parce qu'elle était la poésie même (1) », Mme Récamier. C'est dans sa retraite de l'Abbaye-aux-Bois que Chateaubriand fait lire ces admirables *Mémoires d'Outre-Tombe* où il y a tant d'éloquence, tant de charme, tant d'esprit, et aussi tant d'erreurs, volontaires et inconscientes ; où l'auteur semble se moquer quelquefois de lui-même et bien souvent de son lecteur. C'est à l'Abbaye que Chateaubriand reçoit les hommages de ses fidèles, se laissant admirer et aimer, sans se mettre toujours en frais, même pour Mme Récamier (2). Comme cela paraît lointain d'abord, et comme c'est près de nous ! La dernière messe à l'Abbaye-aux-Bois a eu lieu il y a juste deux ans ; M. André Beaunier a raconté l'émouvante cérémonie ; il nous transmet les souvenirs de la sœur tourière, qui était déjà à l'Abbaye en 1843 : « Je me rappelle M. de Chateaubriand... Je le voyais entrer tous les jours au milieu de l'après-midi. Il était très vieux. Son domestique l'amenait, et il s'appuyait sur des bâtons ; il ne montait pas l'escalier facilement (3). » O René !

Rien n'est plus difficile que de vieillir, pour ceux qui ont laissé la passion envahir leur vie morale. Chateaubriand pourtant a su s'y résigner à temps, grâce surtout à sa femme. Jeune, elle n'avait guère été heureuse. Son mari voyageait trop, en France, à l'étranger, et, entre temps, dans le pays de Tendre. Epouser un écrivain de génie est, en général, un rôle ingrat. Mme de Chateaubriand a fini par s'en tirer à merveille, alors qu'elle avait presque toutes les chances contre elle, et tout d'abord sa nature, aussi vigoureuse que celle de son époux : « Elle était certainement sortie du même nid, sinon du même œuf que lui, » dit le baron de Frenilly, qui n'aimait pas le ménage (4). Un jour que, devant

(1) *Revue de Paris*, 1834, IV, 207.
(2) Mme Octave Feuillet, *Souvenirs et correspondance*, p. 251-252.
(3) *Figaro* du 2 octobre 1906.
(4) *Souvenirs*, p. 314. — Cf. Léon Séché, *Annales romantiques*, 1905, p. 192.

elle et Béranger, son mari disait, par distraction : « Je me suis toujours ennuyé ! » Béranger s'oublie jusqu'à répliquer : « C'est que vous n'avez pas aimé les autres. — Ah ! c'est bien vrai ! » s'écrie Mme de Chateaubriand (1). A la réflexion, elle doit ajouter tout bas, pour elle seule : — Et puis aussi, vous avez trop aimé *les autres!* — Elle trouve, assez justement, que son mari est un peu bien accaparé et gâté par celles qu'elle nomme « les madames » (2). Puis les madames s'éloignent peu à peu ; décidément vieilli, et acceptant la vieillesse, Chateaubriand se prend d'une fantaisie dernière qui inquiète presque sa femme : il devient homme d'intérieur (3).

Leurs dernières années se passent, pour ainsi dire, dans l'Infirmerie Marie-Thérèse, sorte d'hospice fondé par les deux époux. C'est une bonne et belle œuvre, mais cela sent terriblement la maladie, la vieillesse et la mort. Chateaubriand écrit à la marquise Marie, sur un ton maussade : « Je sais ce que cela coûte. J'y ai mis tous les travaux et toutes les sueurs de ma vie. L'infirmerie est fondée, prospère, mais c'est aux dépens de ma santé et de mon aisance. Sans elle, je serais aujourd'hui indépendant et à mon aise : et je n'ai rien à la fin de mes jours, et je suis obligé, pour vivre, d'être aux gages d'un libraire (4) ! » Cet hospice lui coûte cher, mais lui rapporte plus qu'il ne pense : Chateaubriand finit par y connaître la vraie valeur de la vie, et par comprendre que le beau ne vaut pas le bien. Sur le tard, il y apprend la véritable modestie ; il se juge en se comparant à sa femme : « Qu'est-ce que mes travaux auprès des œuvres de cette chrétienne ? Quand l'un et l'autre, nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné (5). » Disons plutôt que c'est bien un peu à elle qu'il devra de ne pas être

(1) ALEXANDRE, *Mme de Lamartine*, p. 3.
(2) RAYNAL, *Les Correspondants de Joubert*, p. 262.
(3) PAILHÈS, *Mme de Chateaubriand*, p. 232.
(4) *Un dernier amour de René*, p. 90.
(5) *Mémoires*, II, 8.

condamné, car c'est grâce à elle que la fin d'une vie si tourmentée s'est achevée en pleine dignité !

Ce mélancolique bourreau d'argent, ce pessimiste bourreau des cœurs, a fini par trouver peut-être la meilleure définition de la *vita beata*, en regardant vivre la directrice de l'Infirmerie Marie-Thérèse : « Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce (1). »

Après le bonheur de l'individu, il avait cherché, et trouvé, la meilleure formule du bonheur social ; revenu de toutes les utopies de sa jeunesse, de toutes les chimères de son ambition, il répétait fréquemment, dans ses dernières années, « que les problèmes sociaux qui tourmentent les nations aujourd'hui ne sauraient être résolus que par l'Evangile, par l'âme du Christ dont les doctrines et les exemples ont maudit l'égoïsme, ce ver rongeur de toute concorde. — Aussi M. de Chateaubriand saluait-il le Christ comme le sauveur du monde au point de vue social, et il se plaisait à le nommer son Roi en même temps que son Dieu (2). »

L'abbé Deguerry écrivait cela dans les *Débats*, en racontant les derniers moments de Chateaubriand. Frappé au cœur par la mort de sa femme, il avait senti qu'il n'en avait plus pour longtemps. Depuis quelques années du reste il commençait à baisser ; le 18 septembre 1843, David disait à V. Pavie : « Chateaubriand s'éteint. Des lueurs paraissent encore quelquefois, reflétées par cette lampe d'or (3). » Trois ans plus tard il commença à perdre la mémoire (4). Mais il reprit des forces quelque temps avant sa fin.

Le moment arrivait où il allait montrer si, comme le lui avait reproché un pasteur protestant, il avait simplement « badiné avec le christianisme (5) », ou si au contraire il avait fini par vivre réellement sa religion. On connaît la belle page qu'il a écrite dans le *Génie*

(1) *Ibid.*, I, 73.
(2) PAILHÈS *Mme de Chateaubriand*, p. 329.
(3) JOUIN, *David d'Angers*, p. 225.
(4) Mme de BOIGNE. VI, 489.
(5) *Annales romantiques*, janvier 1908, p. 45-46.

sur la mort du fidèle (1); c'est exactement le récit de sa propre fin (2). L'abbé Deguerry écrit au *Journal des Débats*, le 4 juillet 1848 : « M. de Chateaubriand est mort ce matin à huit heures un quart. Nous avons recueilli son dernier soupir. Il l'a rendu en pleine connaissance. Une intelligence aussi belle devait dominer la mort et conserver sous son étreinte une visible liberté... Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateaubriand embrassait encore la croix avec l'émotion d'une foi vive et d'une ferme confiance (3). » Sainte-Beuve a protesté contre ce récit avec une certaine violence, disant que depuis trois ou quatre ans Chateaubriand végétait, que, depuis le mois de mai, il était comme en enfance, et que par conséquent il n'avait pu rendre « son dernier soupir en pleine connaissance » (4). Sainte-Beuve aurait mieux fait de se reporter à ses études de médecine, et de se rappeler que souvent, à l'approche de la mort, l'intelligence reparaît : c'est ce qui arriva justement pour Chateaubriand. Nous avons là-dessus le témoignage immédiat, et parfaitement désintéressé, de la nièce de Mme Récamier ; Mme Lenormant écrit une première fois à Mme de Boigne, le 1er juillet 1848 : « Il m'a semblé que cet état de douleurs physiques avait plutôt réveillé qu'abattu ses facultés morales... Il m'a parfaitement reconnue, et m'a témoigné même une affection qui m'a touchée... L'être intelligent reprend l'empire. » Puis, après la mort, elle parle encore, le 6 juillet, de « la réception des derniers sacrements que M. de Chateaubriand a reçus avec toute sa connaissance et beaucoup de joie (5) ».

Il semble que cette malséante discussion sur la mort de Chateaubriand soit donc close. Pour ceux qui voudraient encore épiloguer, ou qui désireraient savoir quelles étaient les croyances de Chateaubriand dans toute sa force intellectuelle, ils n'ont qu'à se reporter

(1) *Œuvres*, III, 23.
(2) PAILHÈS, *Mme de Chateaubriand*, p. 311-312.
(3) *Ibid.*, p, 329.
(4) *Chateaubriand et son groupe*, II, 398.
(5) Mme DE BOIGNE, IV, 482-484.

à la conclusion des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « En traçant ces derniers mots, le 16 novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères est ouverte : il est six heures du matin ; j'aperçois la lune, pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse : après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité (1) ! »

Maintenant il repose dans l'orgueilleuse solitude de son tombeau (2), mais son œuvre est toujours vivante ; sans doute elle a vieilli, et l'on peut dire de ses poèmes ce qu'il écrivait des tragédies classiques : « Le temps jette une obscurité inévitable sur les chefs-d'œuvre vieillissants : son ombre portée change en Rembrandt les Raphaël les plus purs (3). » N'importe, son œuvre continue à vivre, à éclairer les esprits. Génie très conscient de sa force, Chateaubriand estimait qu'il avait exercé sur son siècle une triple action, religieuse, politique et littéraire (4). Nous n'avons pas à insister sur ces deux dernières ; mais certes son influence religieuse et morale est incontestable.

Chateaubriand est surtout resté l'auteur du *Génie du Christianisme*. Brunetière a rendu exactement justice à la maîtresse œuvre de Chateaubriand en proclamant que le *Génie* était un beau livre, plein de défauts, de vrais défauts, mais un grand livre (5). En effet le *Génie* n'a pas été uniquement, ce qui serait déjà beaucoup, un renouveau littéraire : l'œuvre de Chateaubriand n'est pas seulement une source pure et

(1) Sur Chateaubriand étendu sur son lit de mort, Cf. Victor HUGO *Choses vues*, 2e série, p. 203 et suiv.
(2) FLAUBERT, *Œuvres complètes*, VI, 320-321.
(3) *Mémoires*, II, 275.
(4) *Memoires*, I, XLV.
(5) *Evolution des genres*, I, 180.

abondante où les seuls poètes seraient venus puiser (1). Les maîtres de la pensée moderne ont subi aussi la marque de Chateaubriand, même les moins religieux, même Taine, même Renan (2). Il doit donc, enfin de compte, être rangé parmi les grands esprits, ceux qu'il appelait ingénieusement les génies-mères, Homère Dante, Rabelais : ce qu'il dit d'eux, nous devons le redire de lui : « On renie souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout vient de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces... Leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts ; leurs œuvres sont les mines ou les entrailles de l'esprit humain (3). »

(1) Brunetière, *Evolution de la poèsie lyrique*, I, 91.
(2) *Id.*, *Discours de Combat*, dernière série, p. 25.
(3) *Mémoires*, II, 192-193.

TABLE DES MATIÈRES

1500-08. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.